

# L'ECRAN *français*

TOUS LES MARDIS  
20 PAGES 15 FRANCS

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA



4<sup>e</sup> ANNEE

N° 75

3 DEC.

1946

NOUVEAU HÉROS DU FAR-WEST, **GREGORY PECK** DANS "DUEL IN THE SUN"  
(Voir l'article pages 10 et 11) -

# Quand un Jouvet rencontre cinq autres Jouvet...



Duc de Niolles.



André, le déménageur.



Istara, photographe (avec J.-J. Delbo).



Van Goulecke, industriel.



M. Dupon (sans t), représentant.



Annette Poivre est affolée de ne pas reconnaître le sien parmi tant de Jouvet.

À diriger six Jouvet à la fois, Jean Dréville, qui réalise actuellement *M. Alibi*, doit parfois sentir poindre la redoutable berlué. Quant à André Thomas, le chef opérateur, c'est bien simple : il voit double du matin au soir.

La faute en incombe à Jacques Compane qui a imaginé une histoire de sosie sentimental-policrière : celle d'un pauvre bougre de représentant en boutons incassables, un certain M. Dupon (sans t) qui, sous une demi-douzaine d'aspects, servira de vivant alibi à son double, escroc mondain de son état : quand on prend de l'alibi, on n'en saurait trop prendre...

Jouvet s'étant refusé à interpréter plus de six rôles, on confie les autres à Suzy Delair, Annette Poivre, Jean-Jacques Delbo et Léo Lapara.

(PH. JOFFRES.)



Jean Dréville dirigeant « ses » Jouvet.



Un des deux Jouvet va mourir. Suzy Delair gardera l'autre pour elle.

...mais il reviendra

**TOMBE** malade à Londres, M. Eric Johnston, président de la Motion Picture Association of America, et, à ce titre, grand maître de la production cinématographique américaine, est reparti pour New-York, abandonnant provisoirement son voyage à Paris et dans les principales capitales européennes.

Avant de se réembarquer, M. Johnston a eu le temps de déclarer qu'il n'était pas content, mais pas du tout, des producteurs anglais. Ses pourparlers, a-t-il dit, n'ont pas été « concluants ».

Que voulait donc M. Johnston, et dans quel but philanthropique avait-il entrepris ce long périple qui lui fut, dès le début, si funeste ? Un journal corporatif français nous l'avait annoncé en caractères gras, surmontés d'un titre rouge vif : « Le Chef (admirez la majuscule) de la M.P.A.A. vient en Europe pour obtenir la suppression des restrictions apportées à l'exploitation du film américain. »

Car, pour M. Johnston, laisser Hollywood envahir 70 % de nos écrans, ce n'est pas suffisant !

Et le corporatif — français — ajoute : « D'après les informations qui nous sont parvenues de New-York, il se confirme que le premier objectif du voyage de M. Johnston en Europe est l'atténuation (sic) ou, si cela est possible, la suppression totale de toutes les sortes de restrictions commerciales qui existent en Angleterre et sur le continent à l'égard du film américain. »

Avec un bel esprit d'à-propos, ce journal fait voisiner cette déclaration de guerre au cinéma européen renaissant d'un article intitulé : « Aux États-Unis, le film français a de très grandes possibilités. » Il s'agit d'une interview du directeur de deux salles new-yorkaises qui passent du film français. L'une d'elles a 450 places ; on ne donne pas la contenance de l'autre. Rappelons, en passant, que New-York compte plus de 7 millions d'habitants. Ce monsieur avoue d'ailleurs lui-même que les Américains répugnent au doublage et que la seule façon de donner une clientèle au film français aux États-Unis est d'attirer celle-ci par le snobisme. Ce qui ne paraît pas le moyen idéal, sauf très rares exceptions, de déplacer des foules.

Malgré les encouragements avant la lettre, qu'il a reçus jusque chez nous, M. Johnston est reparti. Mais il reviendra, soyons-en persuadés. Espérons que, pas plus qu'en Angleterre, ses négociations ne seront, en France, « conclusives ».



## LE FILM D'ARIANE

Croquis à l'emporte-tête...

### GABY MORLAY

**D'AUTRES** ne détestent pas qu'on les traite de tous les qualificatifs, ou de tous les noms.

Elle, n'a qu'un désir : passer pour intelligente. Il se trouve que cette prétention n'est point absolument un signe d'outrecuidance : Gaby Morlay est effectivement une femme de tête. Et si elle n'a jamais figuré dans la classe des « pin-up girl », on la tient pour une grande comédienne — voire pour une comédienne de qualité.

Depuis 1914, où elle a débuté à l'écran dans *La Sandale rouge*, elle a surtout fait du théâtre, au studio aussi bien que sur la scène. Ce n'est pas du théâtre en majuscules ; mais souvent fin, discret, adroit, mi-figue mi-raisin, un sourire embué de larmes, des larmes à travers lesquelles point un sourire, bref, de la nuance avant toute chose...

Et il se trouve que ce théâtre qui bredouille, qui fait la moue, qui détaille les états d'âme et geint doucement, il se trouve qu'il est photogénique et même phonogénique...

Quand elle jouait chez M. Bernstein, M. Bernstein l'appelait « son interprète déchirante ». L'image est exacte : Gaby Morlay a beaucoup déchiré, — ses mouchoirs, ses ennemis, les cœurs trop romanesques des spectatrices et parfois les tympans trop sensibles des spectateurs.

Mais il lui sera beaucoup pardonné, car elle a moult souffert, — les drames, chez elle, se groupent en rangs d'oignons, — et surtout parce qu'elle a su montrer beaucoup d'humour quand elle s'est avisée de jouer la comédie... gaie.

Hélas ! ce fut trop rarement, et les titres de ces films sont tout un programme. Du *Vertige* d'un soir à *La Nuit de feu*, d'*Entente cordiale* à *La Cavalcade des heures*, du *Voile bleu* au *Diamant noir*. Sa capacité de travail est fabuleuse, comme le Destin de *Désirée Clary*. Et si l'*Enfant de l'amour* lui fait « louper » le *Dernier métro*, *Lunegarde* ne sera pas son dernier rôle. Puisqu'il y a le *Revenant*.

Elle a beaucoup d'atouts : une silhouette menue et frêle qu'on se fait scrupule de bousculer, un accueil charmant et juste un tout petit peu gouailleux, la Légion d'Honneur et le brevet de pilote pour ballon sphérique.

Puis cette voix, cette ébauche de sourire, ce regard, .. et c'est le principal.

Elle a plus d'une corde à son arc, et il n'est pas étonnant que l'on y trouve aussi bien des ficelles. Elle emploie avec dextérité des grands yeux touchants, souffre le martyr avec des monceaux de résignation amassés sous ses sourcils, et joue de la déchéance avec une amertume consommée.

Nierai-t-on que, dans bien des films, son talent tient dans un mouchoir ?

Mais comme ce mouchoir se retrouve à d'innombrables exemplaires dans la salle, il faut croire que l'accessoire arrive, ici, à l'essentiel.

Signes particuliers : elle possède une villa sur la colline de la Lanterne à Nice ; elle aime le champagne ; et elle ne se soucie guère d'encombrer de ses faits et gestes les pages des publications cinématographiques.

**Le Minotaure.**



Les millions de M. Vincent

**TANDIS** qu'il tournait, dans l'unique décor de la scène du théâtre Antoine, la pièce d'Yves Mirande : *Pas un mot à la reine mère* (dont on attend encore, si l'on peut dire, la sortie), Maurice Cloche nous avait parlé déjà de son projet : *Monsieur Vincent*. Car, il le considérait comme le film — le seul qu'il eût vraiment choisi — qui devait lui permettre de s'exprimer et de donner sa mesure.

Le projet est devenu maintenant presque une réalité. Le studio est retenu pour la seconde quinzaine de février, Bernard Luc a terminé le scénario, Jean Anouilh met la dernière main aux dialogues et Pierre Fresnay est engagé pour incarner le personnage de saint Vincent de Paul, dont le film retracera l'histoire.

Comme on le sait, cette production — dont le devis actuel se monte déjà à près de 75 millions — a reçu de sérieux encouragements de la part des milieux catholiques et tout portait à croire que ceux-ci désiraient en faire un instrument de propagande.

Maurice Cloche toutefois se défend contre ce qu'il appelle une légende.

— On a parlé, nous a-t-il dit, de quêtes dans toutes les églises. C'est un bobard. *Monsieur Vincent*, en effet, sera un film religieux, mais dans le sens humain du mot. Vincent de Paul fut, à mon sens, un révolutionnaire social. Il avait Dieu, sans doute, comme idéal, mais c'est le côté social de sa vie que je voudrais développer. En tout cas, mon film ne sera ni un film pour patronages, ni une œuvre dans le style Saint-Sulpice. Il sera au contraire assez dur (les noms du scénaristes et du dialoguiste suffiraient à le prouver) et je voudrais qu'il se présentât comme un message d'entraide. Un fait témoigne d'ailleurs en ce sens : La première personnalité officielle qui s'intéressa à mon projet fut Jean Painlevé, alors directeur général du cinéma. C'était à l'époque où la Coopérative du cinéma, pour laquelle je devais tourner le film, avait également le projet de produire le *Jour de Jean Grémillon*. J'ai changé de producteur, mais non de sujet. Et j'ai l'ambition de réaliser avec *Monsieur Vincent* un film de classe internationale qui, contrairement à ce qu'on a dit, ne comportera qu'un seul épisode.

Voilà donc une déclaration liminaire précise. Et un film qui semble réunir, avant la lettre, de nombreuses bénédictions. Toutes plus laïques les unes que les autres.



C'est Léopold Stokowski, aux attitudes précieuses, qui a dirigé les enregistrements musicaux de « Fantasia ».

## LA BATAILLE DE « FANTASIA »

Il y a, paraît-il, en ce moment, une « bataille » de « Fantasia ».

Voici qui n'est pas sans nous troubler quelque peu. Une « bataille » ? Vraiment... Mais alors, pourquoi se bat-on exactement ?...

Pour le film de Walt Disney — dans la mesure où il représente l'effort personnel d'un créateur surprenant entre tous, dont nous n'oublierons jamais les joies qu'il nous dispensa naguère ?... La perfection technique, la sûreté des moyens mis en œuvre, tant d'adresse et tant de trouvailles (car il y en a ici — qu'on se doit de reconnaître), tout cela, pour finir, est cette fois inutile. Nous sommes déçus — et d'une façon trop profonde pour qu'il soit possible de le taire.

Que n'avions-nous imaginé à l'avance, rêvant à ce que pouvait, à ce que devait être ce film ?...

Nous en connaissions le titre — et ce que nous savions de Walt Disney nous permettait d'avoir confiance. Après avoir vu « Fantasia », la première chose qui nous semble évidente est, dans tout ceci, l'indéniable et très fâcheuse absence de fantaisie.

Que demeure-t-il, dans ce trop long dessin animé, du rythme et de l'esprit d'autrefois ? On le mesure mieux à quelques rares et heureux moments. Par exemple dans cet excellent « Apprenti sorcier ». En y retrouvant joyeusement Mickey Mouse, nous le comprenons plus clairement que jamais : il était dangereusement imprudent de le remplacer par M. Léopold Stokowski.

Non, ce n'est pas autour des images mêmes de « Fantasia » que doit se livrer la « bataille » dont on nous parlait !

Ne tardons donc plus à le reconnaître. La discussion, cette fois, est née du rôle qu'on a voulu donner à la musique. Nous voici singulièrement loin des petites, des modestes, des anonymes partitions d'autrefois. Bach, Beethoven, Schubert, Moussorgsky, Paul Dukas, Stravinsky... Que de grands noms ! Vous l'avez deviné : « Fantasia » est « un film musical ». Et c'est là-dessus que s'engage la controverse. J'avoue que je la poursuis aujourd'hui sans plaisir.

Je crois depuis longtemps à la grande importance de la musique et du musicien au

par Georges AURIC

cinéma. Il est triste que ce soit précisément « Fantasia » qui paraisse me donner tort.

Mais on comprendra assez vite pourquoi le très important problème qui semble posé par cette œuvre ne s'y trouve en réalité que très superficiellement effleuré.

Musicien, je n'ai jamais pensé beaucoup de bien de ce qu'il faut se résoudre à appeler un « film musical ». Entendez par là un film qui prétend se « centrer » sur une œuvre ou un compositeur plus ou moins célèbre autour desquels scénaristes et metteur en scène ont élaboré une « action » plus ou moins plausible.

De Berlioz à Puccini ou à Gustave Charpentier, la marge est assez grande... Mais « Symphonie fantastique », « Vie de Bohème » ou « Louise » : quels que soient les auteurs ou les titres, l'aventure se joue aux coins de quelques partitions dont la valeur réelle n'a ici que faire. Elles n'y apportent en réa-

lité qu'un élément anecdotique ou publicitaire assez pénible. Aucune des questions techniques ou esthétiques — celles-ci parfois capitales — qui se posent au « compositeur de film » ne sont engagées dans une entreprise de cette sorte.

Et c'est cela que nous démontrons plus nettement que jamais l'assez irritante duperie qu'est « Fantasia ».

Bien sûr, nous le reconnaissons volontiers : le spectateur mal informé apprendra à y mieux connaître des maîtres dont il est excellent de présenter avec éclat et faste les noms et les œuvres. Mais peut-on affirmer sérieusement que l'image qu'il emportera du « Sacre du Printemps », par exemple, ne soit point incroyablement dérisoire ?

Et — quoi qu'on invente après coup pour excuser une telle liberté — il me paraît assez malaisé de nous proposer une « Symphonie pastorale » dont le seul mouvement final est complètement défiguré par une exécution proprement absurde. Il est vrai que le grand coupable, cette fois, est le chef d'orchestre : M. Stokowski. Comment et pourquoi cet artiste glorieux et informé a-t-il accepté le rôle sans prestige que lui ont réservé dans tout cela ses managers actuels ?

Non, nous ne nous « battons » point pour « Fantasia » !

La musique, au cinéma, nous savons qu'avec beaucoup plus de modestie elle a cependant un beaucoup plus grand rôle à y tenir. J'aimerais vous en reparler un jour.

Mais, pour cette fois, déplorons qu'elle se présente en assez mauvaise posture : celle de « vedette américaine ».

### La Corse sans Tino mais avec Hollywood

QUAND on évoque la Corse, depuis dix ans, il est bien difficile de ne pas entendre, en fond sonore, quelque roucoulade de Tino Rossi. Le moderne Corse à cheveux plats a détrôné l'ancien.

Cependant, l'histoire corse conserve le souvenir de bien d'autres enfants de l'île. Bien avant Bonaparte ou Pascal Paoli, mais les égalant dans la célébrité, il y eut Sampiero Corso, le père de la lignée des maréchaux d'Ornano et l'ennemi juré des Génois. C'est au XVI<sup>e</sup> siècle que se situent les aventures de ce berger devenu colonel à qui la Corse dut, en 1557, de devenir française.

Dernièrement, Dame Radio nous a onté, à sa manière un peu austère,

l'épopée de ce grand capitaine. Le cinéma va, lui aussi, la faire revivre.

C'est à un Corse de Paris, Raphaël Patorni, un jeune acteur que l'on a déjà vu dans de nombreux films et qui — ce qui ne gêne rien — est aussi licencié en histoire, que l'on doit le scénario de ce *Sampiero Corso* qu'une société franco-américaine se propose de tourner, l'an prochain, en technicolor.

L'affaire — puisque c'est, hélas ! presque toujours sous cet aspect qu'on commence à considérer un film — l'affaire promet d'être d'importance, puisqu'on parle dès maintenant d'un devis de 120 millions. On y verra, paraît-il, la cour de François I<sup>er</sup>, les flottes française, turque, génoise et espagnole, une charge de mille chevaux génois (avec probablement autant de cavaliers) contre mille chevaux corse, etc. Bref, une mise en scène à la Cécil B. de Mille. Le film sera, d'ailleurs,

tourné en deux et peut-être trois versions : française, anglaise et espagnole, et l'on parle d'un metteur en scène américain faisant le voyage d'Hollywood-Ajaccio pour diriger les prises de vues, doublé — peut-être — d'un metteur en scène français.

Maurice Kéroul, qui travaille à l'adaptation de cette superproduction, voudrait en faire, dit-il, une sorte de *Ben-Hur* corse. Et, quand on lui parle du *Capitan*, il a une petite moue descendante qui en dit long.

Bien entendu, le récit sera puisé aux sources historiques les plus sûres. Avec, tout de même, quelques enjolivures.

Pour la partie musicale, Henri Tomasi et Régina Casadesu s'en occuperont, tandis que, dans les rôles principaux, Raphaël Patorni et Marcelle Sansonetti — corse également, est-il besoin de le dire — personnifieront, l'un Sampiero Corso lui-même, et l'autre Maria Devote, l'âme ardente de l'île d'Amour... et de sang.

### On supprime, mais..

Il y a quelque temps, on annonçait que la censure avait été supprimée en Belgique. Et les irréductibles adversaires de cette discutée institution de triompher et de dire : « Vous voyez bien que c'est possible ! »

Hélas ! Ils doivent bien vite déchanter et se rendre compte de ce qu'il est plus facile et moins utopique de chercher à améliorer la censure que de la supprimer.

On apprend en effet de Bruxelles que la suppression ne vise que le service du contrôle cinématographique dépendant du ministère de la Défense nationale. Quant à la censure de moralité, qui dépend du ministère des Beaux-Arts, elle continue à fonctionner.

Il ne faut pas vendre la peau du moulin à vent...

(Suite page 17.)

NATHALIE  
NATTIER



«...est « la plus jolie fille du monde » dans « Les Portes de la Nuit », que l'on présente cette semaine à Paris. Après « Etrange Destin » et « L'Idiot », où elle avait figuré, ce film est la grande chance offerte à la jeune comédienne. D'origine russe, Nathalie Nattier écrit des poèmes et aime chanter les mélodies de son pays. Son charme mobile et un peu évanescent doit convenir admirablement aux lumières et aux ombres fortement contrastées de l'œuvre de Marcel Carné et Jacques Prévert.



(Photos Aldo.)

## LE SIGNE DE ZORRO

mais pourquoi vouloir  
y mettre des états d'âme ?

Film américain v.o. sous-titré. Scénario : John Foote. Réalisateur : Rouben Mamoulian. Interprétation : Tyrone Power, Linda Darnel, Basil Rathbone, Gale Sondergaard, Eugène Pallette, J. Edward Bromberg, Montagu Love, Janet Beecher. Production : Fox.

POUR des raisons commerciales, on retourne périodiquement les grands succès du cinéma. Après *Le Voleur de Bagdad*, *Dr. Jekyll et Mr Hyde*, *Back-Street*, voici *Le Signe de Zorro*. Ces versions nouvelles sont souvent décevantes ; la réussite est le fait d'une parfaite adaptation du moyen d'expression au sujet traité. Or, la technique du cinéma se modifie sans cesse sous prétexte de s'améliorer. Ne parlons pas du passage de 16 à 24 images par seconde, de l'avènement du parlant, de la couleur, et bientôt du relief s'il faut en croire les Russes, mais des « manières » qui se succèdent presque comme des modes. Tantôt on photographie les films tout en gros plans et tantôt principalement en plans généraux. Tantôt ce sont des images statiques composées comme des tableaux et tantôt on ne se soucie que de l'anecdote.

Il en résulte que les meilleures réussites du cinéma sont celles de l'affinité d'un sujet avec la technique du moment. Peu de versions nouvelles sont de nouvelles réussites. *Jekyll* est une exception à cette règle. Mais, si trois bons films ont pu être tirés du roman de Stevenson, les raisons en sont différentes chaque fois, bien que chaque fois contenues dans le roman.

Il n'en est pas de même pour *Le Signe de Zorro*, transposition américaine du roman de cape et d'épée et dont la première réalisation muette date d'une époque où le mouvement était roi sur l'écran. La « manière » consistait alors à photographier le plus d'action possible dans le moins de temps. Douglas Fairbanks, incarnation de tout le dynamisme humain, était bien de ce temps et il lui suffisait d'animer le scénario.

Mais, aujourd'hui, le cinéma aime à traiter des états d'âmes, dans ce qu'on appelle des scènes. La traîtrise de tout *villain* est tant soit peu cérébrale : *il a ses raisons*. Le redresseur de torts aussi... L'écran n'est plus une fenêtre ouverte sur l'action. Le cinéma expose dans un scénario construit des effets dramatiques prévus à travers des images composées.

Tout cela n'a rien à faire avec un sujet tel que *Le Signe de Zorro*, où un justicier improvisé protège le faible et punit le méchant dans une Californie terrorisée, laissant la marque de son passage en dessinant un Z dans la chair criminelle, à la pointe de son épée. Il reste cependant aux yeux de tous un être assez fat et sans saveur : celle qu'il aime est amoureuse de ce Zorro que nul ne connaît et refuse de l'épouser tant qu'elle ne sait pas que c'est lui le mystérieux mousquetaire du *Far-West*.

Il y a de bons moments, bien que Mamoulian, soucieux de mettre en relief une psychologie, inutile en l'occasion, ait laissé quelques temps morts de ci de là.

Tyrone Power, la séduction même, se bat bien, mais, quand il saute d'un toit au milieu des soldats pour ouvrir les grilles à ses partisans, on a le temps de se demander pourquoi personne ne l'en empêche. Or, dans les films de ce genre, il ne faut pas qu'on se demande quoi que ce soit, ou rien ne tient plus.

Amable JAMESON.

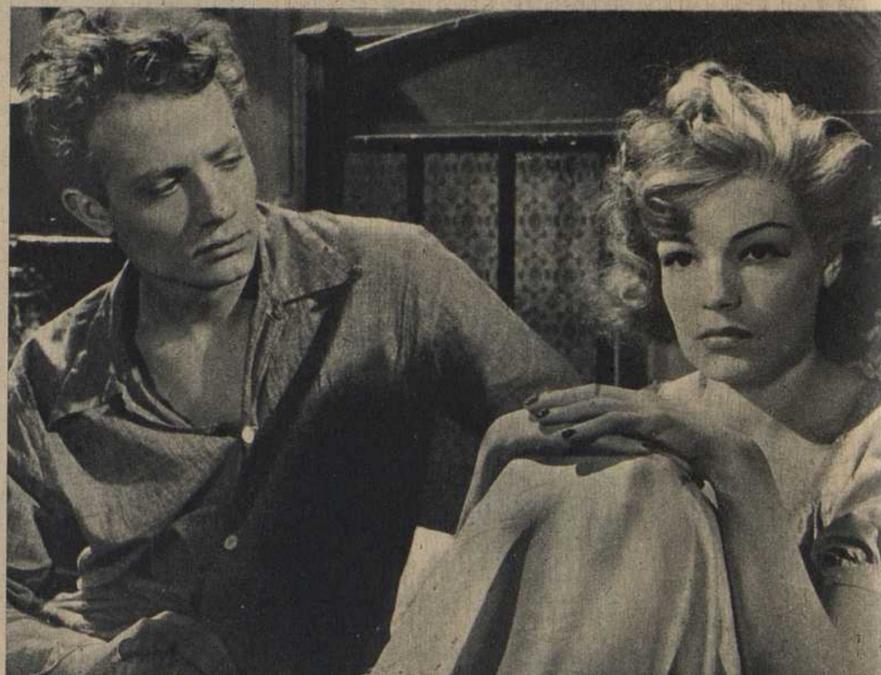


Françoise Rosay, patronne d'un hôtel borgne, mène durement sa fille, Andrée Clément. Un remords soudain la fait s'attendrir et sourire...

## MACADAM

Une pègre, bien conventionnelle, mais remarquablement mise en film !

Film français. Scénario et dialogues : Jacques Viot. Réalisation : Marcel Blistène. Direction artistique : Jacques Feyder. Interprétation : Françoise Rosay, Paul Meurisse, Andrée Clément, Simone Signoret, Jacques Dacqmine. Chef-opérateur : Louis Page. Chef opérateur du son : Forget. Décors : d'Eaubonne. Musique : Jean Wiener. Production : B.U.P. Tuscherer.



Simone Signoret, la complice de Paul Meurisse, est séduite à l'« Hôtel Bijou » par Jacques Dacqmine, un grand garçon, libre et honnête.



Demange, le coiffeur, est un mouchard. Paul Meurisse lui laisse croire qu'il va lui trancher la gorge...



Françoise Rosay et Paul Meurisse s'attardent après un bon repas. Amitié apparente : Françoise Rosay trahira son hôte.

(Photos Roger Corbeau.)

LE titre de ce film indique assez exactement l'esprit dans lequel l'auteur a conçu son sujet. Tout ce qui se passe là est strictement du domaine de la voie publique, et les êtres que nous voyons défilier sur ce long trottoir de pellicule appartiennent tous à cette faune de la rue que déjà avaient vigoureusement peinte Joé May dans *Asphalte*, King Vidor dans *Street Scene*. Ces sortes d'ouvrages où la psychologie tient peu de place sont comme des romances populaires réalistes composées sur un thème tragique et nostalgique : la chanson ne vaut que par l'invention du musicien. Ici, le musicien c'est le metteur en scène qui a mis « un air » sur ces couplets et ces refrains d'une banalité voulue : si la chanson a des chances d'être reprise en chœur, c'est-à-dire si le film peut espérer avoir du succès, c'est au compositeur-metteur en scène seul qu'il le doit.

Jacques Viot a donné trop de preuves de son talent — et il en donne ici encore dans la construction et l'articulation de son récit — pour ne pas être aujourd'hui le premier à reconnaître que si *Macadam* n'était pas réalisé avec autant de maîtrise, on peut aller jusqu'à dire avec autant d'art, le film serait exécrable. Que l'on nous présente des mauvais garçons dans leurs mauvais lieux, ce n'est point ce qui nous offusque, et loin de nous la pensée de nous associer à ces croisades plus ou moins hypocrites en faveur d'une prétendue santé morale qui pousse un certain nombre de gens à se voiler la face devant le titre d'une pièce de Jean-Paul Sartre.

Il ne s'agit point de cela ! Mme Rose, Victor, Gisèle, l'hôtel Bijou, tous ces leviers essentiels de *Macadam*, peuvent bien être ce qu'ils sont, peu importe ! Ce qui est grave, c'est qu'ils ne soient que de lamentables pantins bourrés de son et qu'ils n'apportent aucun pittoresque nouveau et original à cette morne galerie de la pègre dont le cinéma a multiplié à plaisir les collections. Un seul personnage, celui de Simone (joué d'ailleurs remarquablement par Mlle Andrée Clément) apporte une certaine couleur poétique au tableau. Pour le reste, beaucoup de convention et de poncifs.

Voilà pour l'histoire.

Mais il y a le film ! Or, il faut reconnaître que le travail du réalisateur est magistral. Ce n'est certainement pas être désobligeant envers M. Marcel Blistène, qui

signe avec *Macadam* son deuxième film, si l'on dit que son œuvre a subi visiblement l'influence profonde de Jacques Feyder qui en assumait la direction artistique. Des plans et des séquences entières portent la marque de l'auteur du *Grand Jeu*. Certaines « solutions visuelles » (inventions, cadrages, découvertes soudaines) sont d'un maître. Marcel Blistène en a d'ailleurs certainement trouvé quelques-unes et le parrainage d'un aussi grand nom que celui de Jacques Feyder va probablement le frustrer d'un certain nombre de bonnes idées. Qu'il ne s'en offense point ! En travaillant avec Jacques Feyder, il a certainement appris autant de choses qu'en dix ans de métier ; la chance de profiter d'une aussi bonne école doit le payer largement.

Tous les interprètes de *Macadam* sont à féliciter. Françoise Rosay, en tenancière d'hôtel meublé, montre beaucoup d'autorité, et d'abattage. Au début, elle semble un peu gênée dans une scène d'ivresse qui est trop longue ; mais ce cap difficile étant doublé, son personnage entre mieux dans l'histoire au lieu de la dominer.

Paul Meurisse est extraordinaire dans le rôle

de Victor, le mauvais garçon. Simone Signoret, l'inconstante Gisèle, a de très bons moments : *Les Diables de l'aube* et *Macadam* nous donnent l'assurance qu'une belle carrière s'ouvre devant elle. Jacques Dacqmine (François) est excellent. Quant à Andrée Clément, sa création dépasse de très loin tout ce qu'elle a fait dans *La Fille du Diable* et dans *la Symphonie pastorale*. Ici son sens du tragique et l'intensité de son jeu font merveille.

Parmi tous ces être vivants, n'oublions pas le principal personnage de l'histoire : l'hôtel Bijou. Situé au flanc de Montmartre, c'est dans ses couloirs, dans son escalier, dans son petit hall sordide où des couples passent furtivement, que se joue le drame : Victor, escroc et assassin, a été « donné » par Mme Rose, la tenancière de la maison. Il s'évade et vient tuer la dénonciatrice. La fille de celle-ci l'abattra. Tout ou presque se passe dans le cœur même de l'hôtel ; nous avons là un exemple typique du décor vivant, du décor personnage. Seul le cinéma peut ainsi animer les pierres.

Roger REGENT.

## MEURTRE AU GRAND NORD

Un épais mélodrame d'une technique désuète

Film suédois. Réalisation : Ake Ohberg. Interprétation : Ake Ohberg, Karin Ekehund, Liane Linden, Gunnard Olsson. Production : Europa Film.

Je ne sais trop pourquoi on a jugé opportun de « sortir » ce film qui nous préviendrait défavorablement contre la récente production suédoise si nous ne savions qu'elle comporte d'admirables documentaires et un chef-d'œuvre comme *Le Chemin* qui mène au ciel, qu'on tarde un peu trop à nous offrir.

Par son scénario, sa technique et même le jeu de ses acteurs, *Meurtre au Grand Nord* — Ake Ohberg en a cumulé la réalisation et le rôle principal — m'a transporté dans le

climat des séances de cinéma de mon adolescence. Cet homme brutal et viril, grand tisseur de jupons et grand buveur d'alcool, qui fuit dans une tourmente de neige de peur d'être arrêté pour un crime dont il est innocent, cette jeune femme (Karin Ekehund) qui se donne à lui corps et âme après lui avoir accordé refuge dans sa maison isolée, ce propriétaire de scierie enfin, qui la convoite et veut la réduire à merci par un odieux chantage, et sera naturellement démasqué comme le véritable meurtrier, tout cela nous évoque irrésistiblement certains mélodrames américains de série qui pullulaient sur nos écrans aux alentours de 1925. Gros plans de visages violemment éclairés, fanal agité par le vent, masque angoissé apparaissant derrière une

fenêtre girée, chiens inquiets, vieille servante allant, toute tremblante, ouvrir une porte secouée par la tempête, rien ne manque pour suggérer cette impression. Elle atteint son sommet dans la scène finale où les deux protagonistes se battent sauvagement à coups de rondins et, couchés sur des troncs d'arbre, passent par miracle entre les dents de scies circulaires en mouvement. Le tout est accompagné d'une musique uniforme et insistante, ainsi que d'interminables gémissements du vent qui accentuent lourdement l'allure mélodramatique. Le scénario est par ailleurs fertile en incohérences que je ne m'attarderai pas à relever. Le titre qui nous laissait espérer d'amples images d'extérieurs ne tient pas ses promesses puisque le film se déroule presque entièrement en intérieurs. Le doublage des dialogues achève de conférer à cette réalisation qu'on pourra sans dommage se priver de voir une sorte d'ingénuité à laquelle, pour ma part, j'avouerai ne pas avoir été tout à fait insensible.



Ake Ohberg sauve son ennemi de la scie mécanique : une scène pathétique de « Meurtre au Grand Nord ».

## LES TROIS MARIAGES DE LAUREL ET HARDY

Une médiocre rétrospective

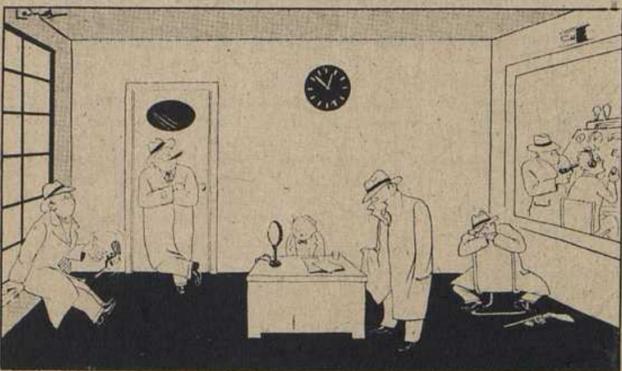


Film américain, v. o. sous-titré. Montage de Walker. Interprétation : Stan Laurel, Oliver Hardy, James Finlayson. Production : M.G.M.

lance de mégères tyranniques et soupçonneuses. Sur le fond immuable d'une musique sautillante, commune à toutes les bandes de cette série, réapparaissent donc l'irresponsabilité, le fatalisme, les désespoirs et les fous rires irrépressibles de Laurel ; les terreurs, les fureurs impuissantes, l'autorité dérisoire, la malchance de Hardy ; et, sous toutes ses formes, ce retard constant sur l'événement qui est une des sources intarissables du comique américain. Dans toutes ces piferies élémentaires, le rire naît non de l'imprévu mais de son contraire — c'est-à-dire de la répétition à satiété des mêmes effets. La présence seule de Laurel et Hardy doit donc suffire à le déclencher. Mais tous ces nez écrasés contre les portes, ces chapeaux aplatis, ces vaisselles pulvérisées ont perdu leur infailibilité.



H. ROBILLOT.



— ...Et je dois dire en toute indépendance que ce film est le meilleur que j'aie jamais vu.

Voici un dessin extrait du dernier numéro de l'organe de l'« Association des Techniciens anglais ». Ainsi donc, en Grande-Bretagne, comme aux Etats-Unis, quelques voix s'élèvent pour protester contre une critique trop souvent muselée par les contraintes publicitaires.

Pour sauvegarder son indépendance, « L'Écran Français » n'accepte aucune publicité cinématographique.

## ACTUALITÉS

★ JOURNAUX D'UNE RICHESSE vraiment inaccoutumée cette semaine ; et me voici à l'étroit dans cette rubrique pour énumérer tous les sujets intéressants. Rien d'inédit, certes, dans le voyage à Strasbourg du général Leclerc ; traditionnelles coiffes alsaciennes, inévitable goulmier sabre au clair devant une statue. Mais M. Eric Labonne arbore un haut-de-forme incontestablement majestueux dans sa visite au sultan du Maroc, et les victuailles qui s'empilent sur le buffet sont bien alléchantes.

★ LE « DAKOTA » a naturellement la vedette. Le montage de Patig est le meilleur. Crépitements de la radio, manchettes de quotidiens, déclarations d'un officier américain sous-titrées en français nous font suivre la tragédie dans son crescendo. Moins de bruit, mais néanmoins beaucoup de chaleur, d'humanité, dans la présentation des autres bandes. L'avion en détresse, avec ses ailes à demi ensevelies. Trait noir d'une cordée sur le champ de neige. Décollage hasardeux du petit « Fieseler-Storch ». Jolie irradiant le visage des rescapés et des parents qui les attendent. En spécifiant dans son commentaire que les vues qu'il présente sont « exclusives », Movietone ne pêche pas, par excès de tact.

★ DES ACTUALITÉS FRANÇAISES, saisissants documents sur la Grèce : contraste en une paysanne misérable sur son âne et des piles de boîtes de lait, des souliers pendus par grappes, une profusion de linge, vendus à des prix astronomiques. Les émeutes des Indes. Blancheur des vêtements. Marche raide d'une patrouille britannique. Rue grise de Bombay, marquée des stigmates d'une récente bataille. Fête religieuse avec une déesse à tête d'éléphant digne des mises en scène du Châtelet. Eclair et Gaumont : des aviateurs américains momifiés par des tribus barbares et que transportent des Chinois sur des brancards.

★ PHYSIONOMIE DU JAPON « DEMOCRATIQUE » : M. et Mme Hiro-ito, habillés comme des petits bourgeois provinciaux ; mais si les vêtements changent, il semble que la foule en délire qui les presse n'a rien perdu de son fanatisme ancestral. Grève des mineurs aux U.S.A. : tête massive, traits durs et têtus de M. Lewis — à n'en pas douter, il ne s'en laissera pas remonter par les tribunaux.

★ SENSATIONNEL. Comme dans les romans de Jules Verne, nous quittons la terre à une allure foudroyante grâce à une simple caméra fixée sur un V2. En quelques secondes, les accidents du paysage sont absorbés par la distance, se réduisent à une vague granulation. En une image absolument ahurissante, l'appareil de prises de vues a enregistré la courbure de notre globe. Voilà qui dépasse les reportages sur les expériences atomiques. Plusieurs journaux nous montrent un sous-marin coupé en deux, aussi facilement qu'une allumette, par une torpille. Mais pourquoi l'un le prétend-il japonais tandis que les autres le prétendent allemand ?

★ PATHE A DELEGUE un opérateur à la manifestation populaire devant les abattoirs. Et l'on entend fort bien les cris de « A bas les affameurs » visant les responsables de la pénurie de viande. Mais c'est Gaumont — dont la nouvelle formule de « flashes » pour présenter rapidement certains événements est une expérience louable — qui erre au plus près l'actualité. Ni les élections de « grands électeurs », ni les désagréments résultant des coupures de courant (exprimés avec humour), ni la remise du prix international de la critique à David Lean et à Celia Johnson (et qui a bien sa place dans la presse filmée) n'ont été oubliés.

R. B.

Une mère de famille qui soigne son enfant et cultive son jardin

## CELIA JOHNSON

la grande interprète de BRÈVE RENCONTRE



Sous son grand chapeau de soleil, Celia Johnson dans le jardin de sa villa près de Nettiebild.

CONNAISSEZ-VOUS les jardins qui forment tapis autour de la moindre villa des faubourgs anglais ? Ils ont quelque chose de rustique, de simple, de confiant et d'heureux qui les différencie nettement de nos jardins léchés ou broussailleux, aux tons vives et aux savantes arabesques. Le jardin anglais n'a pas de chemins. Le gazon vif et dru le recouvre entièrement et donne à vos pas un agréable confort, en même temps qu'il supprime l'âcre crissement des semelles sur le gravier.

C'est dans un de ces jardins simples, amortis et reposants qu'a dû vivre Celia Johnson. Elle en possède la sereine modestie et la chaude vitalité. Dans ce film de Noël Coward qui semble fait à sa mesure : *Brève Rencontre*, toutes ces qualités sont mises à rude épreuve. Elle aime hors de son foyer ; mais elle sait que cet amour est impossible, qu'il ne mène à rien, qu'il ne peut détruire ce qui existe et qu'il finira, banalement, comme il a commencé : dans un hall de gare.

Tempête sur le

Nicholas, le jeune fils de Celia, adore les groseilles... Celia est très fière de son jardin. Elle tient à s'en occuper elle-même

jardin. Va-t-il perdre son air accueillant ? La pluie va-t-elle le raviner et ne laisser qu'un terrain dévasté aux fleurs définitivement fanées ? Non, car le gazon protecteur et pudique a vite fait de cacher les dégâts.

Ainsi le drame traverse-t-il la vie de Laura. Ainsi Celia Johnson, avec sa figure menue, ses petits yeux rêveurs et ses cheveux fous, a-t-elle personnifié, de la façon la plus naturelle, semble-t-il, la jeune épouse anglaise assaillie par la révélation d'un « autre chose ».

★

PETITE bonne femme de rien du tout, aussi peu sophistiquée qu'un œuf au bacon, Celia Johnson est dans la vie une heureuse mère de famille. On l'imagine sans peine, coupant, armée d'un sécateur, les roses fanées de son jardin herbu tout en conversant posément avec son petit Nicolas. Quand elle monte sur scène, c'est pour être une tendre et touchante Ophélie. Et son premier film fut *Letter from Home*, un court métrage réalisé par le ministère de l'Information britannique pour ceux qui étaient de l'autre côté des mers...



A L'ECRAN : F.I.L.E EST LAURA DANS « BREVE RENCONTRE »

SA simplicité de moyens peut ressembler parfois à de la timidité, ce n'est que pudeur et sensibilité. Incapable, elle le sait certainement, de rivaliser par l'attrait physique avec les « pin-up » d'Hollywood, elle a préféré se livrer au public telle qu'elle est : sans artifice et sans chiqué. Elle ne pose pas à la femme fatale, elle ne demande même pas le secours des meilleurs maquilleurs « in the world ». Mais

elle sent ses rôles et se soucie moins de savoir sous quel angle on la photographie que de pénétrer l'âme de son personnage.

Et c'est en cela que cette jeune femme effacée mais saine, sans éclat mais entourée d'un émouvant halo d'humanité, se classe parmi les grandes comédiennes que le Festival de Cannes nous a révélés.

Jean NERY.



Un salon de coiffure improvisé : Andy Devine un des acteurs de « Canyon Passage ».



On tourne « Canyon Passage ». Jess Barker rend visite à sa femme, Susan Hayward.



« Ramrod » : Veronica Lake fait écouter un solo de guitare à P. Foster et Don de Fore.

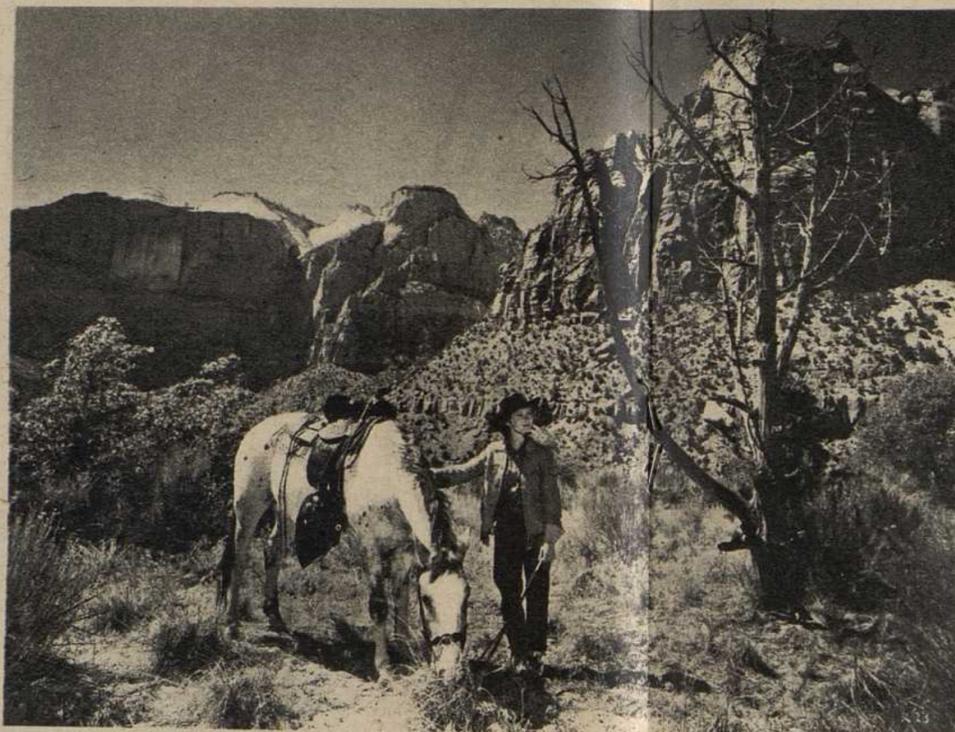
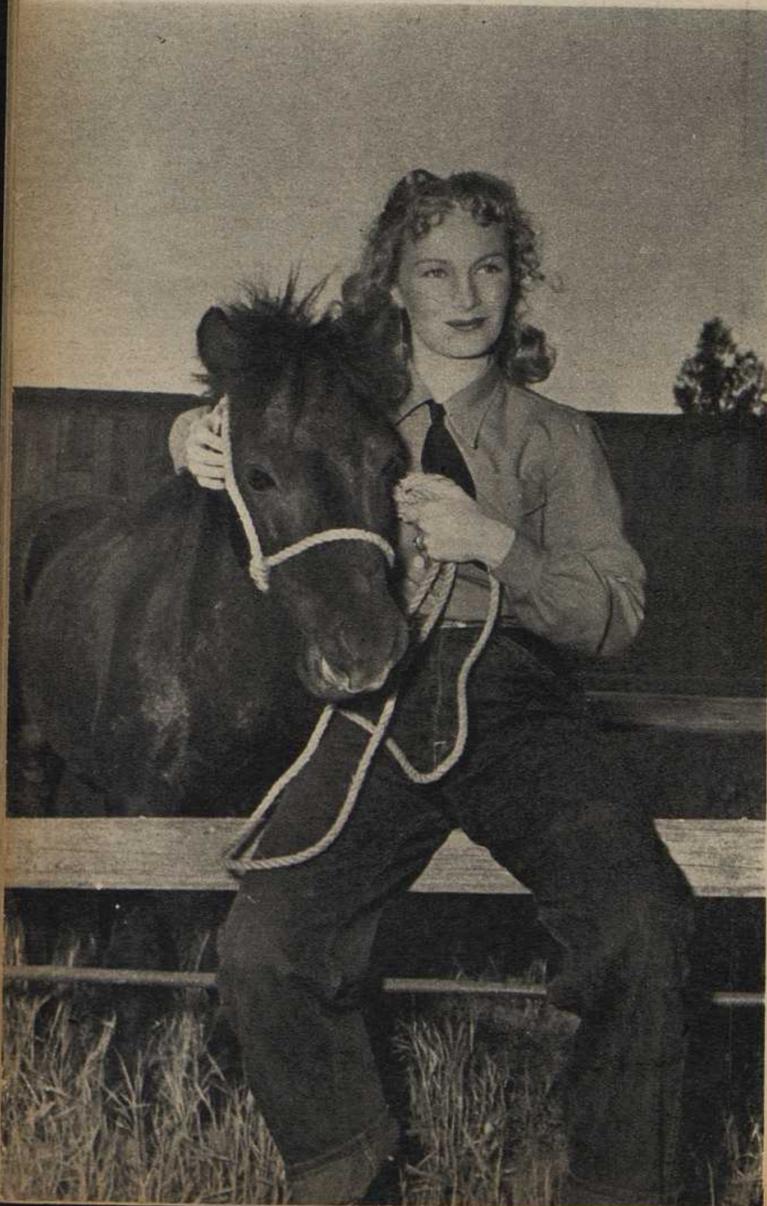


Le far-west manque de confort : Joel Mac Grea, W. Cassel et de Fore font une pause...



Le type même du pionnier : Gary Cooper. Dans « Une aventure de Buffalo Bill » de Cecil B. de Mille, il menait deux chevaux au grand galop.

## La légende de l'Ouest plus vivante que jamais



OUI, C'EST BIEN VERONIKA LAKE. ELLE JOUE LES ECUYERES DANS « RAMROD ». ELLE SE CONFIE PARFOIS A SON POULAIN ET CHEVAUCHE DANS LE SAUVAGE DECOR DE L'UTAH.

DU mot « pionnier » (ou plutôt « pioneer »), le dictionnaire anglais donne la définition suivante : « Celui qui marche en avant, qui prépare la voie aux autres » ; ce type, particulier à la forme même de la vie et du développement des Etats-Unis, les premiers pèlerins, ces « Pilgrims Fathers » du *May Flower*, en furent donc les représentants initiaux puisqu'il leur échet l'honneur d'ouvrir la marche, d'enfoncer le soc de leurs charrues primitives dans un sol vierge.

Le règne du « pionnier », commencé avec les premiers colons de Virginie et les pèlerins de Nouvelle-Angleterre, devait s'étendre sur plusieurs siècles : tout le temps qu'il fallut pour consteller le drapeau américain de ses quarante-huit étoiles.

Ce fut sur la côte est de l'Amérique qu'abordèrent d'abord les arrivants : ainsi s'organisèrent la Virginie,

la Nouvelle-Angleterre, le Massachussets, le Maryland, l'Etat de New-York. Mais assez vite, tandis que croissait le nombre des immigrants — pas mal d'ivraie, mais beaucoup de bons grains ! — des hommes et des femmes au cœur résolu et que n'effrayaient aucun effort, nouvelles colonnes de pionniers, plus hardis encore s'enfoncèrent dans les solitudes inexplorées, gagnant du terrain, de plus en plus vers l'Ouest.

Cette marche incessante, qui des rives atlantiques devait porter les pas de ces infatigables jusqu'aux houles du Pacifique, constitue un des aspects les plus attachants, les plus riches en détails pittoresques ou dramatiques de l'histoire des Etats-Unis : le cinéma ne pouvait pas les ignorer.

Car le cinéma américain, en dépit des reproches qu'on peut lui adresser, a toujours su garder le contact avec



Dans « The Désperadoes », Randolph Scott, Glenn Ford et Edgar Buchanan font le vide sur le comptoir.

les grands courants sentimentaux de l'âme américaine.

Dès le début du cinéma, la figure du pionnier s'impose aux préoccupations des réalisateurs ; d'autant que, dans cette Californie du début du XX<sup>e</sup> siècle, le règne du pionnier n'a pas encore tout à fait disparu. Les premiers grands metteurs en scène du Triangle, les Thomas Ince, D. W. Griffith, sont eux-mêmes tout imprégnés de ce « passé » américain, de peu d'étendue dans le temps mais d'une rare qualité humaine. Ils savent que leur pays a fini de se constituer hier, à peine, et que cette tâche résulte de l'effort et du courage de milliers d'hommes et de femmes dont les âges à venir ignoreront les noms ; aussi, fiers de ces ancêtres, ils entendent leur rendre hommage en illustrant leur épopée à l'écran.

Lucienne ESCOUBE.

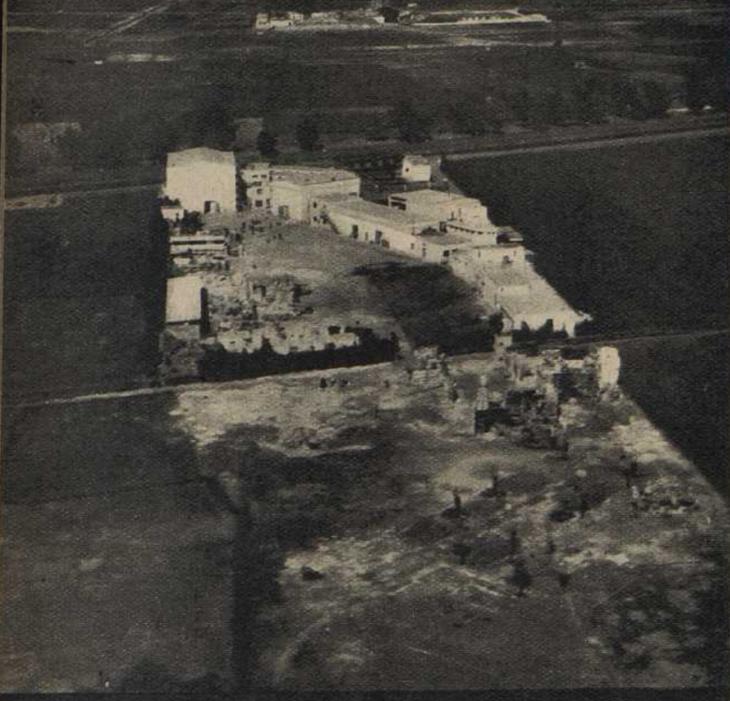
(Suite page 13.)



Randolph Scott et Edgar Buchanan, spécialisés dans les bagarres, ne se ménagent pas dans « Abilene Town » qu'a réalisé Edwin L. Marin.

LE CINÉMA AU PIED DES PYRAMIDES

# Films égyptiens : assassinats, viols, danses, chansons et les vedettes les mieux payées du monde...



Les studios de Misr, situés au pied des grandes pyramides...

LES murs en carton-pâte sont bleus, des fleurs se fanent sur un guéridon, des statuettes poussiéreuses, d'un mauvais goût très sûr, trainent sur un guéridon. Script-girl, cameraman, acteurs s'entrementent et se télescopent sur le plateau dans un désordre tout à fait charmant, et le régisseur hurle (en arabe) : « Silence, on tourne ! »

La jeune première, mal maquillée, esquisse devant la caméra de grands gestes pétulants, sous l'œil indifférent du metteur en scène, pendant qu'un chat noir s'aiguise les griffes sur le velours râpé d'une chaise branlante.

Nous sommes dans un studio égyptien. Un des sept ou huit studios égyptiens qui alimentent en films parlant arabe les salles moyen-orientales. Demain, le spectateur musulman paiera 150 ou 200 francs pour voir, au Caire, à Alep, ou à Beyrouth, un film médiocre, bâclé en quelques jours, selon un scénario abracadabrant où s'enchevêtrent viols, assassinats, chansons, danses et dialogues ridiculement emphatiques.

Le Moyen-Orient compte, en puissance, 70 millions de spectateurs. Les salles sont peu nombreuses, chères, inconfortables. La classe européenne mise à part, seule la fraction privilégiée de la classe musulmane peut se permettre d'aller au cinéma. L'ouvrier égyptien, le paysan libanais gagnent trente francs par jour et n'ont jamais entendu parler de Clark Gable ou de Greta Garbo.

Restent les fonctionnaires, les étudiants, les petits employés, la classe aisée. Une petite minorité, plus ou moins cultivés. Pour eux, le cinéma français, c'est les cuis-

ses de Viviane Romance et la blanche dentition de Fernandel, le cinéma américain, c'est la potrine de Betty Grable, le cinéma anglais, c'est le mélo de « l'homme en gris ».

Extraordinairement communicatif et impressionnable, Mohamed ne paie pas 150 francs pour aller admirer les prouesses techniques d'un Hitchcock ; il en veut pour son argent. Dans les salles de quartier, Tom Mix galope toujours sous les acclamations enthousiastes des spectateurs enfiévrés, et les épopées américaines à la Cecil B. de Mille poursuivent, de salle en salle, une carrière interminable.

A ce spectateur musulman, dont la mentalité est encore puérile, le film égyptien est venu apporter un aliment dont il se montre friand. La production autochtone augmentant dans des proportions considérables, le gouvernement égyptien propose un contingentement plus réduit des films étrangers. Les directeurs de salles protestent à l'unanimité, le public égyptien décide de bouder les films américains et anglais, les exploitants reçoivent des lettres de menace, une bombe éclate dans un grand cinéma du Caire, tuant quatre spectateurs. Image des temps de paix : on s'embrasse à l'écran, on se tue dans la salle.

Mais si le cinéma égyptien connaît, à l'heure actuelle, une grande vogue dans le Moyen-Orient, sa qualité artistique reste encore très inférieure. Au lieu de tenter d'éduquer le public, de former son goût et son jugement, on le régale de mélos invraisemblables, de drames inextricables qui se dénouent miraculeusement

aux derniers mètres de pellicule. Fâcheusement persuadés que la valeur d'un film se mesure au nombre de poils contenus dans la moustache du jeune premier, les scénaristes égyptiens accumulent les poncifs, s'abandonnent à la facilité. Ils nous offrent une Egypte de convention telle qu'elle peut se présenter à l'imagination des pires fabricants de scénarios de Hollywood.

PRENONS un film, au hasard, Les Coups du destin, par exemple, conçu, écrit, réalisé et interprété par Youssef Wahby. Wahby y joue le rôle d'un haut fonctionnaire égyptien. Son frère est un peintre dévoyé qui va à Paris continuer ses études, abandonnant sa maîtresse, Leïla Mourad, et son enfant naturel. Celui-ci meurt de faim. Leïla va le jeter dans le Nil, se fait pincer par un soldat, et se réfugie chez Youssef Wahby, qui la prend en sympathie et l'engage comme gouvernante. Ils tombent amoureux l'un de l'autre, mais Wahby est marié. Sur ces entrefaites, le frère peintre regagne tranquillement ses pénates, et, n'ayant pas d'argent, fait chanter son ancienne maîtresse, la poussant à voler des plans de la plus haute importance. Elle le fait et se fait pincer à nouveau par Mme Wahby, qui meurt au moment où elle va tout raconter à son mari. Le frère peintre meurt aussi (il était tuberculeux) non sans s'être confessé publiquement. Wahby épouse Leïla Mourad, ils seront heureux et auront beaucoup d'enfants. Etc. Gros succès.

En revanche, un très bon film. Le classe presque internationale Le Marché noir, a été rapidement étouffé. Forcément : il attaquait une industrie dont beaucoup de gens vivent, en Egypte. Son réalisateur, Teimisani, est un ancien

peintre surréaliste plein de talent. Ses idées sur la mise en scène étant très rigides, il n'est pas du tout apprécié par les vedettes égyptiennes.

CELLES-CI sont peut-être les mieux payées du monde ; il faut les voir s'agiter sur l'écran, en de grands gestes théâtraux, chanter et danser à tout propos (et hors de propos), exprimer leurs sentiments avec des trémolos dans la voix. Depuis vingt ans, ce sont toujours les mêmes noms qui rutilent en lettres d'or aux frontons des cinémas. Youssef Wahby, scénariste, metteur en scène et acteur — un Orson Welles au petit pied, en somme — touche quatre à cinq millions de francs par film, circule en Packard, est myope comme une taupe. Leïla Mourad, d'origine israélienne, est l'actrice la mieux payée d'Egypte : six à sept millions par film. Elevée chez les sœurs, elle parle couramment le français, a épousé Anwar Wagdy, jeune premier « numéro un » des écrans égyptiens. Om Kalsoum, cantatrice fameuse, pèse dans les quatre-vingts kilos, exige cinq millions par film. Abdel Wahab, chanteur de charme, est brun, mince, idolâtré par les Moyen-Orientaux quant à Tahia Carioca, danseuse orientale de talent, elle s'en est allée à Hollywood jouer du nombril dans une nième version américaine des MILLE et une Nuits.

Un grand acteur pourtant : Naguib Rihani. Mais il préfère le théâtre au cinéma...

Pas de techniciens ou presque. Le metteur en scène reçoit patiemment les ordres impératifs de la vedette du film, l'ingénieur du son est le cousin par alliance de la soubrette, et le cameraman filme au hasard des projecteurs ou'il allume alternativement.



Deux grandes vedettes égyptiennes : Youssef Wahby et Rakia Ibrahim qui représenta son pays au festival de Cannes

BON an mal an, l'Egypte produit une quinzaine de films, dans les cinq ou six studios dont elle dispose. Les principaux, les studios « Misr » sont situés aux pieds des Pyramides, et sont dirigés par un Français, André Vigneau.

Cette production pourrait s'accroître, mais pour toucher la grande masse, il faudrait augmenter le nombre des salles de spectacle, diminuer le prix des places ; et pour l'éduquer, il faudrait lui donner des films mieux faits. Le cinéma égyptien devrait recruter des techniciens étrangers, envoyer des Egyptiens se former en Europe et en Amérique, renouveler son outillage technique ; chercher dans le folklore luxuriant qui est l'apanage du Moyen-Orient, des sujets plus originaux, plus personnels, que les scénarios actuels.

De leur côté, les firmes étrangères devraient cesser de considérer le Moyen-Orient comme un terrain propice à l'exportation des navets. Le public égyptien n'est pas formé, certes, mais il a des qualités innées de finesse et d'humour.

Un jour viendra où il deviendra conscient, et apprendra à préférer Carné et Prévert, aux productions en série, toutes ruis-selantes encore d'eau de rose et de canomille.

G. DABAT.



Hollywood ? Non, Le Caire où Tatten Hamana a été photographiée après une pêche heureuse.



Le Caire ? Oui, mais avant Hollywood où la très belle Tahia Carioca vient d'être engagée...

## La légende de l'Ouest

(Suite de la page 11)

Ce fut William Shakespeare Hart, « l'Homme aux yeux clairs », qui conduisit pour nous la première file de ces chariots bâchés de toile, lourdement chargés que traînent des chevaux ou des bœufs ; cette longue file cahotante qui s'enfonçait à l'horizon, dans les lueurs de l'aube ou celles du crépuscule, et surtout étirée sous les rayons d'un soleil torride, parmi les tourbillons de la poussière aveuglante ou sous la déprimante tombée de la pluie, dans la boue gluante et molle. Ces images, nous devions les revoir bien des fois. Sans doute, pour la plupart des Français, n'est-ce là qu'un poncif un peu monotone, un peu « roman à la Fenimore Cooper » du film américain, mais pour le citoyen des Etats-Unis, c'est la vérité même, la forme de vie dont il est issu. Nombre de contemporains sont encore fils et filles de pionniers, certains même sont nés sous la voûte incertaine de ces toiles, parmi ces grincements d'essieux, cette perpétuelle rumeur, cette poussière, ces dangers...

Vers les années 1920-1921, le personnage du pionnier connaît une vogue extraordinaire ; on tourne Les Pionniers du Far-West, Au temps de Buffalo Bill, Les Conquêteurs de l'Ouest, d'autres encore. La Caravane vers l'Ouest fut un énorme succès et plaça James Cruze parmi les metteurs en scène à la renommée universelle. Picratt dans Le Roi du rail, Chaplin dans La Ruée vers l'or évoquèrent la grande épopée de l'Ouest.

Une longue accalmie vint ensuite. Sans doute trouverait-on d'autres films à citer, car le sujet fait désormais partie du « répertoire » des studios, mais nulle bande exceptionnelle ne retient plus notre attention.

Il faut attendre le parlant pour revoir à l'écran des œuvres qui méritent d'être citées : telles sont Cimarron, Une Aventure de Buffalo Bill, La Vallée des Géants, La Ruée sauvage, Les Conquêteurs, et surtout La Chevauchée fantastique, le chef-d'œuvre de John Ford.

William Wyler, sous l'influence du roman américain, a renouvelé dans Le Cavalier du désert le style du Western.

L'épopée des pionniers, qui demeure le grand mythe de la nation américaine, n'a pas fini d'inspirer Hollywood. Canyon Passage, Abilene Town, Rio Grande Raiders, The desperados, Ramrod, Duel in the sun, de King Vidor, autant de films qui perpétueront la légende des aventuriers de l'Ouest.

Cet indomptable esprit constitue le plus sûr trésor d'endurance et d'énergie du peuple américain. Il est l'esprit qui ne cède point, ne se laisse jamais prendre au dépourvu, qui a rayé le mot « impossible » de son vocabulaire, l'esprit de l'homme qui ne consent pas à être vaincu : ni par la « force des choses », ni par ses semblables, ni par lui-même...

Ce capital immatériel, intangible, le grand poète américain, Walt Whitman, l'a magnifiquement chanté :

.....we cannot tarry here (1)  
We must march, my darlings, we must bear the blunt of danger  
We the youthful sinewy races, all the rest on us depend,  
Pioneers, o Pioneers !

All the past we leave behind,  
We debouch upon a newer, mightier world,  
Fresh and strong the world we seize, world of labor and the march,  
Pioneers, o Pioneers !

Ainsi se rejoignent les strophes du poète, les songeries de l'écrivain, les images de l'écran... tandis que s'enfonçait lentement à l'horizon le chariot tendu de toile, moyen et témoin de la plus vaste aventure contemporaine, d'une des plus nobles aventures de l'homme.

L. E.

(1) ..... nous ne pouvons ici nous attarder !  
Il nous faut marcher, mes bien-aimés, porter le fardeau du danger  
Nous, la jeune race aux muscles solides, le monde entier repose  
[sur nous,

Pionniers, ô pionniers !  
Les races plus anciennes ont-elles fait halte !  
Ont-elles abandonné leur tâche, fatiguées, là-bas, au delà des mers ?  
A nous de reprendre le devoir éternel, et le fardeau, et la leçon,  
Pionniers, ô pionniers !

bientôt

NE MANQUEZ PAS  
DE LIRE NOTRE  
PROCHAIN NUMÉRO

NOËL

## Parachutages sur les terres polaires sauvetages de guerre dans le grand Nord PAUL-ÉMILE VICTOR A TOURNÉ S.O.S. ARCTIQUE



Cet enfant souriant et mal lavé, c'est Yogui, 6 ans, un Esquimau des montagnes de l'Alaska.

**D**EMAIN soir mercredi, Paul-Emile Victor fait projeter, salle Pleyel, un film technicolor en seize millimètres, encore inédit, consacré au sauvetage par parachute dans les mers arctiques et en montagne; il commence son film sous la forme d'une causerie où il rend tangible ce que furent ces opérations de sauvetage dans le Grand Nord, opérations de guerre au cours desquelles tous les moyens furent mis en œuvre, depuis le traîneau à chiens jusqu'aux avions et aux parachutistes.

— Je suis un vieux cinéaste, dit-il. Le premier film auquel j'ai collaboré est intitulé Quatre du Groënland et il fut réalisé par mon ami Fred Matter. C'est celui qui relate notre première expédition. Les deux autres participants étaient Michel Peraz et le docteur Gessain. Ces choses se passaient en 1934 et 1935. En 1936, je voulus moi-même mettre plus activement la main à la pâte et j'ai fait le film qui relate la traversée du Groënland d'est en ouest. Celle-ci avait été déjà réussie six fois auparavant, mais nous étions les premiers à filmer l'expédition.

— Je suppose que vous avez rencontré de grandes difficultés techniques et atmosphériques ?

— Nous avons rencontré de très grandes difficultés atmosphériques : le froid était tel, à certains moments, qu'il était impossible de poser un doigt nu sur l'appareil de prise de vues sans que la peau reste gelée sur lui : l'opérateur devait alors accepter d'abandonner un petit morceau de chair comme la rançon de son travail ambitieux.

— Je ne me souviens pas d'avoir vu ce film.

— Vous ne l'avez certainement pas vu : la copie disparut avec le Pourquoi-Pas ? en septembre 1936. Nous n'avons pu sauver qu'une seule bobine, sur une trentaine environ, qui était miraculeusement restée dans l'appareil. Aucun film sur le Groënland n'a été tourné depuis.

Le froid était tel qu'il était impossible de poser un doigt nu sur l'appareil de prises de vues sans que la peau reste gelée sur lui.

— Ces deux premiers films ont naturellement été tournés en noir et blanc ?

— Oui, en noir et blanc et en 35 mm. Toujours en noir et blanc, mais en 16 mm., j'ai tourné un troisième film, en Laponie, au cours d'une expédition entreprise en compagnie des docteurs Raymond et Michel Latarget.

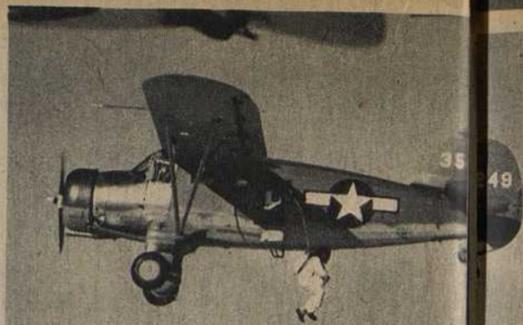
**C'**EST en Laponie que la déclaration de guerre surprit l'officier de marine de réserve Paul-Emile Victor. Il fut tout d'abord nommé attaché naval adjoint dans les Pays Scandinaves et prit part à la campagne de Norvège. Après l'armistice, il essaya de gagner l'Angleterre et se trouva aux États-Unis vers fin 1941. Là, il devint officier parachutiste dans l'aviation américaine. Il put dès lors rendre les plus grands services pendant trois années consécutives en mettant au point les techniques relatives à l'équipement et au sauvetage dans le Grand Nord, en rédigeant des manuels d'opérations pour la zone arctique; en entraînant trois escadrilles de secours et de sauvetage pour la recherche des équipages aériens disparus. L'une prospectait le Groënland; la seconde, le Labrador; la troisième, l'Alaska. Ce sont ces expériences qui forment la matière orale et filmée de la séance que va présenter Paul-Emile Victor.

— J'ai tourné deux films pendant ces années, tous deux en 16 mm. et selon le procédé technicolor kodachrome. Le premier a été projeté déjà en janvier dernier. Il relate des épisodes de sauvetage polaire dans le détroit de Behring à bord d'un navire — un navire que j'ai commandé de San-Francisco aux îles Aléoutiennes. L'autre marque, je crois, un nouveau progrès technique.

— Êtes-vous satisfait des couleurs ?

— Extrêmement satisfait. Le procédé kodachrome, qu'on n'a pour ainsi dire pas encore vu en Europe, constitue une étape décisive à cet égard.

Les chiens de Paul-Emile Victor ont tourné dans « La Loi du Nord », de Feyder. En voici deux. Leurs noms: Kiviok et Pouyak.



Les trois images montrent comment s'opérait le parachutage destiné à l'équipement et au sauvetage dans le Grand Nord. Le parachute s'est accroché à un arbre. P.-E. Victor en descend en rappel.

**P**AUL-ÉMILE VICTOR me raconte maintenant des histoires d'Esquimaux. Ils éprouvent, devant la caméra, des réactions d'enfants : ils se mettent au garde-à-vous. Toutefois, quand on leur a expliqué la différence qu'il y a entre le cinéma et la photographie simple, ils n'éprouvent aucune gêne et se meuvent avec le plus grand naturel. Paul-Emile Victor pense que ce sont des acteurs nés. Quand les films furent présentés devant eux, ils ne manifestèrent qu'une demi-surprise, tout en cherchant à savoir comment c'était fait.

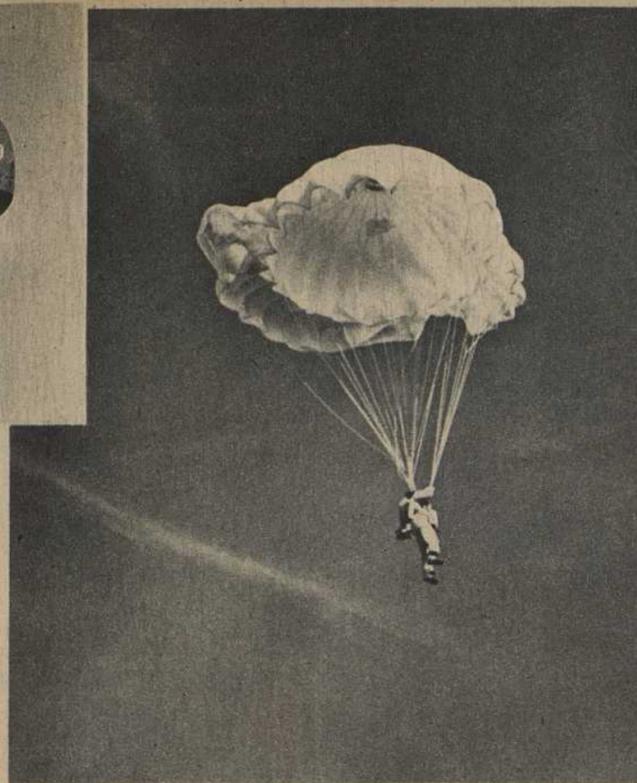
Paul-Emile Victor m'explique maintenant le champ d'action immense qui est ouvert au film ethnographique. Il est persuadé en effet qu'il n'est pas de meilleur instrument d'étude des techniques — bois, fer, os, etc. — non plus que de meilleur instrument d'étude des mœurs (position de sommeil, la marche, la course, la maison, etc.).

— Il est bien, dit-il, d'écrire de gros tomes érudits. Mais le cinéma est un instrument beaucoup plus précis et beaucoup plus éloquent, et il permet de communiquer la science ethnographique à cent et mille fois plus d'élèves.

— Sans compter les amateurs ?

— Sans compter les amateurs.

Jean QUEVAL.



## L'ÉCRAN des CINÉ-CLUBS

### LE QUARTIER LATIN...

#### A LA RÉPUBLIQUE

**L**E rire, comme la voix ou les larmes, prend de l'âge en même temps que l'homme, et il n'y a aucune commune mesure entre le rire d'un enfant et celui d'un adolescent, d'un adulte ou d'un vieillard. Un rire qui a conservé malgré les années sa jeunesse est un fait si remarquable qu'on le cite.

C'est à ce genre de réflexions qu'on pouvait se livrer, l'autre soir, au Ciné-Club Universitaire qui est son nom l'indique assez, le club des étudiants. Quiconque, pénétrant dans la salle au milieu de la projection, pourvu qu'il fût doué d'un minimum de perspicacité aurait su, sans plus d'information et à écouter rire, qu'il se trouvait au milieu de jeunes gens.

L'autre soir, donc, les étudiants riaient devant trois films d'inspirations diverses. Un Pierrot, d'abord, d'une verve déchainée. Un Charlot ensuite — et tout a été dit sur le sujet. Et enfin, de René Clair, Un chapeau de paille d'Italie. Mention spéciale, à propos de ce film, pour un des spectateurs dont le rire, large et clair, réussit l'exploit de couvrir tous les autres.

J. Z.

## LE CARNET DU CLUB-TROTTER



**DECIDEMENT, LES REFERENDUMS** ont du succès ! Témoin celui dont les jeunes et actifs animateurs du C.C. de Suresnes ont

pris l'initiative, et auquel la majorité des adhérents a répondu. On posait à ceux-ci deux questions : 1° Quels films aimeriez-vous voir ? 2° Quelle note (de 0 à 20) donnez-vous aux films que le club vous a présentés ? Les réponses à la première question sont si variées que, s'il pouvait satisfaire à toutes les demandes, le club verrait ses programmes fixés dès maintenant pour des années. Quant aux notes accordées aux films, elles présentent certaines constantes qui ont permis d'établir une moyenne : *Le Chemin de la Vie* vient en tête, suivi de très près par *La Patrouille perdue*, *Le Cuirassé Potemkine*, le *Festival Chaplin*, *Le Crime de M. Lange*, *Le Million*, *La Lumière bleue*. Il est assez significatif de noter que les films de gangsters sont les bons derniers.

**L'AMI PIERROT** a franchi l'autre soir la frontière qui sépare sa page de celle du Club-Trotter ; c'était pour lui demander de répondre ici même aux questions que lui posent de nombreux lecteurs au sujet des C.C. Voici donc pour les correspondants de l'Ami Pierrot — et les autres :

— Chacun peut adhérer au C.C. de son choix.

— Les adhésions sont reçues avant la séance, dans la salle même où celle-ci a lieu, sauf pour le C.C. Universitaire et le C.C. de Paris.

— Si vous voulez connaître l'adresse du C.C. de votre région, écrivez à la Fédération des C.C., 7, avenue de Messine, Paris.

— S'il n'existe pas encore de C.C. de votre côté, et que vous vous sentiez la vocation d'animateur, écrivez égale-

ment à la Fédération pour lui faire part de vos projets. Elle vous conseillera et vous dirigera.

**LE DOCUMENTAIRE** sera-t-il toujours considéré par le public comme le parent pauvre du cinéma ? Le C.C. 46 s'étant posé la question, a décidé d'y trouver une réponse en présentant un court métrage à chacune de ses séances. Et il est parvenu peu à peu à faire admettre à ses adhérents que des films comme *Hommage à Bizet*, de Cuny, *Le Tonnelier*, de Rouquier, *La Pluie*, de Guyot, d'autres encore, prennent rang parmi les œuvres cinématographiques intéressantes.

L'autre mardi, une courte bande inédite de Saint-Genois : *Ah que la vie est quotidienne !* qui eût sans doute déconcerté ce même public voici quelque temps, l'intéressa au point qu'il prit volontiers part aux débats qui suivirent la projection. Il se montra généralement plus sensible à la première partie du film, qui fait la revue des gestes de chaque jour, qu'à la seconde, laquelle répète ces mêmes gestes, mais vus en rêve cette fois par un dormeur, et sur lesquels se greffent des incidents pleins d'humour.

**UN DE NOS AMIS**, retour du Portugal (où le cinéma français est très peu représenté : ainsi, *Falbalas*, qui est depuis longtemps dans le pays, n'est pas encore mis en exploitation, et n'a été vu que par quelques privilégiés, en séance privée) nous parle de timides tentatives pour y créer un mouvement de ciné-clubs.

Elles sont parties de l'Université, et jusqu'à présent d'ailleurs n'en ont pas franchi les bornes. Les étudiants de la Faculté des Sciences de Lisbonne ont leur propre club, qui donne, en séances très irrégulières, des documentaires et des classiques muets du cinéma. Ils ont été imités par les élèves de la Faculté des vétérinaires qui, eux, font un essai de cinéma culturel, et ont projeté entre autres, le *Pasteur*, de Jean Epstein.

FILMEAS FOGG.

## LE FILM D'ARIANE (Suite)

Jean Grémillon, chevalier de la Légion d'Honneur

Au moment de mettre sous presse, nous avons le plaisir d'apprendre la nomination au grade de chevalier de la Légion d'Honneur de notre ami Jean Grémillon.

Président de la Cinémathèque française et du Syndicat des Techniciens, Jean Grémillon a, depuis vingt ans, réalisé un grand nombre de films : quelques-uns peuvent être considérés comme les plus marquants de la production française.

Rappelons simplement le court métrage poétique : Tour au large qui, en 1927, imposa d'emblée son nom parmi les espoirs du cinéma français ; La petite Lise, dans lequel l'élément dramatique des « silences » était utilisé pour la première fois ; Gueule d'Amour ; L'Étrange M. Victor et le remarquable Remorques que Grémillon termina, en 1939, au cours d'une permission.

Pendant l'occupation, ce fut Lumière d'Été que d'aucuns classent déjà comme un classique du cinéma, et Le Ciel est à vous.

Depuis la libération, Grémillon n'a réalisé que Le 6 juin à l'aube, évocation du débarquement allié, dont il écrit à la fois le scénario, le commentaire et la musique. Mais il prépare actuellement un très grand film : Le Massacre des Innocents, puissante fresque en trois

parties des années qui précédèrent la guerre.

La séance inaugurale du Comité Français du Cinéma et des moyens d'information visuelle pour les Nations Unies aura lieu le 4 décembre prochain dans les salons de l'Institut des Hautes Etudes cinématographiques, 6, rue de Penthièvre, Paris (8<sup>e</sup>), sous la présidence de M. Jean Benoit-Lévy, directeur de ce département auprès des Nations Unies, et de M. Georges Huisman, conseiller d'Etat, ancien directeur des Beaux-Arts, président du Comité français du Cinéma et des moyens d'information visuelle.

### AVEC LE CINÉMA apprendre l'anglais devient un plaisir

En quatre semaines, vous apprenez le Basic English : vous pouvez parler, comprendre radio, films, journaux, conversations, augmenter votre salaire. Essai gratuit chez Miméphone 30, rue de Gramont (Ric : 93-10) (Films anglais) t.l.j. à 15 h., 18 h. 30, 20 h. Allemand, Russe, Espagnol.

### VOTRE HOROSCOPE

Pour réussir dans la vie. Envoyez date et lieu de naissance plus 100 fr. LA GRAPHOLOGIE pour connaître celui qui vous intéresse. Spécimen d'écriture et 150 fr. à Mme Velleda, Serv. C, 7, r. Bouchardon, Paris-10<sup>e</sup>.

## F. 4. 9 Femmes sur 10 peuvent nuancer la couleur de leurs yeux-

**Ricils - LE COSMÉTIQUE AUX TEINTES ENCHANTÉES - ALLONGE LES CILS ET REND LE REGARD PLUS CAPTIVANT.**

COMME 9 femmes sur 10, vous avez "des yeux changeants" - avec l'iris aux couleurs nuancées (iris-caméon) - si bien que pour faire resplendir votre visage, il vous suffit de colorer vos cils avec l'une des "teintes enchantées" de Ricil's composées toutes les 6 avec les nouveaux "colorants révélateurs". Employez le vrai Ricil's d'avant-guerre que vous pourrez maintenant retrouver partout avec sa brosse et sa glace. Aussitôt vos yeux s'éclaircissent littéralement en prenant l'une de ces nuances captivantes : noirs-jais ou noir-velours..., bleu-perverche ou violette..., vert-ni, jade ou perle..., marron ou noisettes..., gris de lin ou bien "gris-menthe". Vos cils paraissent instantanément plus longs et brillent d'un éclat soyeux et sombre qui, en agrandissant vos yeux, donne au regard une saisissante profondeur d'expression. Le seul à l'huile de ricin spéciale pour activer la pousse, le cosmétique Ricil's nourrit le cil, l'assouplit et le rajeunit à tel point qu'après 10 jours de ce traitement de beauté véritablement bienfaisant, les cils desséchés ou décolorés - cassants, trop courts ou trop clairs - repoussent de plus belle, magnifiquement colorés, lustrés et courbés. Demandez le vrai Ricil's pour les cils.



— ENFIN LE RICIL'S COMPLET ! — MES CILS POUSSENT depuis que avec sa glace et sa vraie brosse "Ricil's" j'emploie du Ricil's. En 10 jours les cils peuvent allonger d'un bon tiers, comme le des cils magnifiquement lustrés et courbés.

MES CILS POUSSENT depuis que j'emploie du Ricil's. En 10 jours les cils peuvent allonger d'un bon tiers, comme le montre ci-dessus le "compas tillo-métrique".

## ...et ceci se

### LE DIABLE AU CORPS

L'arrière pendant la guerre de 1914-1918, les hôpitaux, un grand amour d'adolescents... Gérard Philippe aime Micheline Preste, qui est déjà fiancée et se marie. Ils se retrouvent, en octobre 1917, à l'hôpital où Micheline est infirmière ; ils s'aiment toujours. Elle mourra en mettant au monde le fils de Gérard ; c'est son mari qui élèvera le petit pour l'amour d'elle.

Micheline Preste et Gérard Philippe.



(Photo Raymond Vohwinkel.)

★  
CECI SE PASSE aux studios de Billancourt, où Claude Autant-Lara réalise « Le Diable au Corps », d'après le roman de Raymond Radiguet, adapté et dialogué par Jean Aurenche et Pierre Bost. Chef opérateur : Kelber. Décorateur : Max Douy. Régisseur : Lippens.

### LA TAVERNE DU POISSON COURONNÉ

L'air du grand large, des coups de couteau et des chansons de marins... La pure Blanchette Brunoy, fille du capitaine Michel Simon, épouse Jules Berry, mais l'inconstant Jules Berry tombe amoureux de la chanteuse Michèle Martin. Michel Simon tuera Jules Berry et coulera avec son navire. Et Michèle Martin épousera Yves Vincent, son beau fiancé opportunément retrouvé...

Michel Simon.



(Photo Igor Kalinine.)

★  
CECI SE PASSE aux studios d'Épinay, où René Chanas réalise « La Taverne du Poisson couronné », sur un scénario de René Chanas et Nino Frank, dialogué par Henri Jeanson. Chef opérateur : Toporkoff. Décorateur : Marquet. Régisseur : Polthy.

### MIROIR

Un gangster ne peut échapper à sa destinée... Jadis, Jean Gabin était chef de bande : on l'avait surnommé « Miroir ». Maintenant, Jean Gabin est riche ; il s'embourgeoise, il a une femme, Gisèle Préville, un fils, Daniel Gélin, une maîtresse, Colette Mars... Mais les vieux amis, parmi lesquels Berval, ne lui pardonnent pas. Tout s'achève par un sanglant règlement de comptes.

Martine Carol et Jean Gabin.



(Photo Ronald.)

★  
CECI SE PASSE aux studios de Saint-Maurice, où Raymond Lamy réalise « Miroir », scénario original de Carlo Rim et Paul Olivier, adapté et dialogué par Carlo Rim. Chef opérateur : Roger Hubert. Décorateur : Warkewitch. Régisseur : Albertos.

## ...et ceci se passe dans les studios parisiens

### LA MAISON SOUS LA MER

Les dunes, les mines de fer, un drame passionnel... Viviane Romance est la femme du mineur Guy Decomble. Un nouveau mineur, Clément Duhour la rencontre par hasard dans les dunes ; elle devient sa maîtresse. Mais, pour ne pas faire de peine à Decomble, son meilleur ami, Duhour décide de rompre et s'embarque à bord d'un cargo. Viviane tente de le rattraper, se jette à la mer et se noie...

Viviane Romance et Jean Carry.



(Photo Roger Poutrel.)

★  
CECI SE PASSE aux studios des Buttes-Chaumont, où Henri Calef réalise « La Maison sous la mer », d'après le roman de Paul Vialar, adapté par J. Compagniez. Chef opérateur : Claude Renoir. Décorateur : Robert Hubert. Régisseur : Berredet.

### DERNIER REFUGE

Dans les Alpes, un couple traqué par la police... Raymond Rouleau a tué un homme d'affaires pour lui voler sa serviette contenant 600.000 francs. Rouleau et sa maîtresse, Mila Parély, vivent cachés dans la haute montagne. Mais Mila a une jeune sœur, Gisèle Pascal... et Rouleau en tombe amoureux. Mila dénonce son amant et Rouleau finit sous les balles de la police...

Gisèle Pascal et Raymond Rouleau.



(Photo Limot.)

★  
CECI SE PASSE aux studios de Billancourt, où Marc Maurette réalise « Dernier Refuge », d'après « Le Locataire » de Georges Simenon, adapté par M. Maurette et Maurice Griffe. Chef opérateur : Hayer. Décorateur : Jacques Colombier. Régisseur : André Michaux.

### VOYAGE-SURPRISE

Un tourbillon, une poursuite effrénée qui entraînent, sous la conduite de Sinoël, les participants du Voyage-Surprise. Maurice Baquet, Thérèse Dorny, Martine Carol, J.-H. Duval, Cri-Cri Simon, poursuivis par un couple de policiers tenaces, Revol et Labial, et par un anarchiste forcené, Decroux, sont un moment prisonniers de la grande-duchesse de Stromboli, le nain Piéral. Tout le monde, à la fin, se partage un fabuleux trésor après une série d'aventures inouïes.

Au centre : Caccia.



(Photo P. Pavlot.)

★  
CECI SE PASSE aux Buttes-Chaumont, où Pierre Prévert réalise « Voyage-surprise », d'après une nouvelle de Maurice Diamant-Berger qu'il a adaptée et dialoguée en collaboration avec Claude Accurci. Chefs opérateurs : Bourgeois et Stein. Maquettes de Traüner. Régisseur : Chaix.

### PLOUM PLOUM TRA LA LA

Comédie qui a pour toile de fond l'émission On chante dans mon quartier... Delmont, inventeur de bouchons élastiques, confie à l'infortuné Georges Milton le soin d'être son représentant en bouchons élastiques. Milton prend l'identité d'un industriel tchèque, Saturnin Fabre. Saturnin Fabre arrive à Paris et, après moult avatars, il deviendra l'ami de Georges Milton...

Milton et Saturnin Fabre.



(Photo Le Fauconnier.)

★  
CECI SE PASSE aux studios d'Épinay où Robert Hennion réalise « Ploum Ploum tra la la » sur un scénario de Paul Fékété. Chef opérateur : Willy. Décorateur : Aimé Bazin. Régisseur : Muller.

### LE SILENCE EST D'OR

Les premiers pas du cinéma, Paris en 1906... François Pèrier est employé dans les studios de Maurice Chevalier, un passionné de cinéma. Chevalier accueille chez lui la fille d'un de ses amis, Marcelle Derrien, et cette jeune fille bouleverse sa vie... Mais François Pèrier et Marcelle Derrien s'aiment d'amour tendre. Chevalier comprend finalement qu'il a dépassé l'heure d'aimer...

Marcelle Derrien et Maurice Chevalier.



(Photo H. Pécqueur.)

★  
CECI SE PASSE aux studios de Joinville où René Clair réalise « Le Silence est d'or », d'après un scénario dont il est l'auteur. Chef opérateur : Armand Thirard. Décorateur : Léon Barsacq. Régisseur : Charlot.

### LE BEAU VOYAGE

Les brumes d'un port du Nord, une promesse qui ne dure pas toujours, un paquebot tout blanc... Une servante, Renée Saint-Cyr, projette avec un jeune docker, André Valmy, de partir au delà des mers. Elle est seule, sans argent : il part. Deux ans s'écoulent... Enfin, elle peut s'embarquer à son tour, mais elle rencontre à bord un pianiste célèbre : Pierre-Richard Willm, dont elle devient la maîtresse... Valmy ne tient pas sa promesse : elle restera avec le pianiste...

Renée Saint-Cyr et P.-R. Willm.



★  
CECI SE PASSE aux studios des Buttes-Chaumont, où Louis Cuny réalise « Le Beau Voyage », d'après une idée de Compagniez, scénario et dialogues de M. Clavel. Chef opérateur : Christian Matras. Décorateur : Lucien Carré. Régisseur : Olive.

C'EST Shakespeare qui décide de sa vocation : il avait 15 ans quand, lors d'un festival à Stratford-sur-Avon, il débute dans « La Mégère apprivoisée ». Aujourd'hui, c'est encore le théâtre de Shakespeare qui lui vaut les plus grands triomphes de sa carrière.

L'enthousiasme suscité par « King Lear » — que jouait la semaine dernière, à Paris, l'Old Vic Theatre Company, sous le patronage de l'U.N.E.S.C.O. — a été égal à celui qui accueillit « Richard III » à la Comédie-Française en juillet 1945.

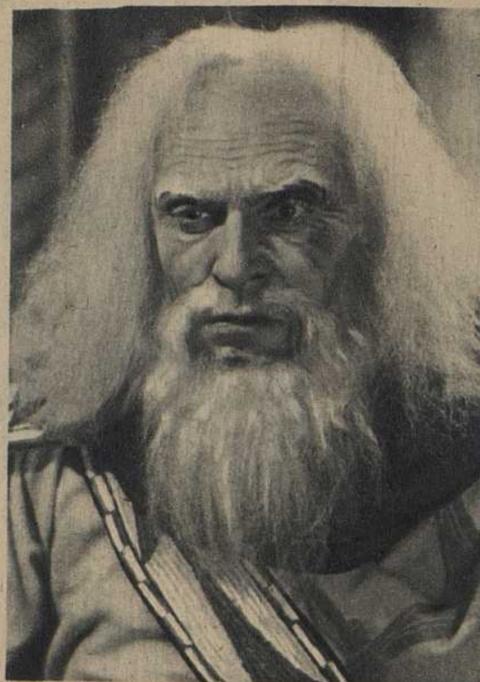
Et Laurence Olivier n'est pas seulement acteur — l'un des plus grands de notre temps — il est aussi l'animateur de sa troupe et son metteur en scène ; le théâtre tient donc incontestablement dans sa vie la première place.

Mais, depuis que Noël Coward l'emmena aux Etats-Unis, Laurence Olivier, sans jamais abandonner tout à fait le théâtre, a travaillé dans les studios pendant plusieurs années : elles ne lui ont guère apporté qu'une invincible aversion pour les servitudes du métier tel qu'il est le plus souvent conçu par Hollywood.

Son interprétation de Heatcliff, dans « Les Hauts de Hurlevent », l'avait rendu célèbre, consacré vedette. Il n'en conservait pas moins la nostalgie de la scène. En fait, cette répugnance qu'il éprouvait ne portait que sur une certaine conception standardisée du cinéma, non sur le cinéma en soi.

Acteur, il reconnaît au contraire que celui-ci impose une discipline.

## LAURENCE OLIVIER VEUT FAIRE VIVRE A L'ÉCRAN TOUT LE THÉÂTRE DE SHAKESPEARE



LE ROI LEAR



HENRY V



(Photos Interpress.)

un souci des détails, du réalisme qui assouplit et complète le jeu théâtral.

Metteur en scène, il souhaite pouvoir tourner les pièces les plus célèbres de Shakespeare : « Macbeth », « Hamlet », « Othello »... Avec « Henri V », réalisé au cours de la guerre, Laurence Olivier, introduisant au cinéma ses conceptions originales de la mise en scène, a créé la première des œuvres qui feront revivre sur l'écran tout le drame shakespearien.

La projection de ce film en France semble malheureusement poser un problème particulier. Il évoque le règne de Charles VI et la bataille d'Azincourt, défaite française : un étrange chauvinisme officiel refuserait à ce film la traversée de la Manche. Laurence Olivier a pourtant scrupuleusement respecté le texte de la pièce. La virulence shakespearienne ruinerait-elle, à cinq cents ans de distance, le prestige français ?

Laurence Olivier, rentré en Angleterre, en repartira pour Hollywood en janvier 1947. Il y retrouvera sa femme, Vivian Leigh, et son ami Garson Kanin, metteur en scène de « La Vraie Gloire » et de « Tom, Dick and Harry ». Ils réaliseront ensemble « Cyrano de Bergerac ».

Puis Laurence Olivier et Vivian Leigh, avec l'Old Vic, partiront pour six mois dans l'autre hémisphère, où ils récréeront Shakespeare pour l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

H. B.

### PARIS

♦ Marie Bizet : une série de courts métrages : « Bibi et ses trois canards », « Bibi hôtesse de l'air », etc.

♦ Rossellini tournera un film à Paris avant de partir pour les Etats-Unis.

♦ Paul Colline a écrit le scénario de « La Foire aux femmes » qu'il réalisera lui-même.

### HOLLYWOOD

♦ Richard Llewellyn prépare un film sur la vie de Van Gogh, avec Spencer Tracy.

♦ Première des « Enfants du Paradis » au bénéfice de la ville de Calais. Charles Boyer est président du comité pour la reconstruction de Calais.

♦ Mme Roy Rogers meurt après avoir mis au monde un garçon.

♦ Bop Hope reçoit la Médaille du Mérite.

♦ Présentation à New-York de « La main du Diable ».

♦ Robert Montgomery : un second film « Upward to the stars » dont il est la vedette et le réalisateur.

♦ Virginia Bruce traitée à la pénicilline pour pneumonie.

Au Studio d'Art dramatique de Mme André BAUER-THEROND 21, rue Henri-Monnier (9<sup>e</sup>) sont préparés les artistes se destinant au théâtre et au cinéma. Etudes classiques et modernes, cours et leçons particulières. Auditions mensuelles.

## Prête-moi ta plume

### Rétrospective

Il arrive qu'en revoyant des films anciens, on y découvre, au second plan, des visages destinés à devenir glorieux par la suite. Si, par exemple, un cinéclub s'avise de reprendre Ciboulette, le spectateur aurait la surprise d'y apercevoir deux charmantes figurantes, qui se sont fait connaître depuis sous les noms de Viviane Romance et de Ginette Leclerc... Et voici ce que je trouve dans la lettre que m'écrit un lecteur du Havre, Jean Médan (?) :

« J'ai vu hier La Révolte des vivants, tourné peu avant la guerre, mais qui n'a pu être présenté que depuis la Libération, parce que la distribution comprenait notamment Eric von Stroheim et Armand Bernard, comédiens interdits par les Allemands. Parmi les interprètes du second plan, on a la surprise de reconnaître Louis Ducreux, Roger Blin dans un rôle de condamné à mort, Henry Guisol, qui fait de la figuration. Un autre figurant, qui refuse de se prêter à une expérience, est, je crois, l'excellent Lucien Coedel, qui, depuis, a fait son chemin. On aperçoit aussi Madeleine Sologne, mais on a du mal à la reconnaître, car, à l'époque, elle était brune et ondulée... »

### Documentaires

Le même lecteur s'intéresse aux documentaires et m'adresse une question assez pertinente :

« On en voit de toutes sortes, mais ce que l'on ne voit jamais, ce sont des reportages sur le cinéma lui-même. Pourtant quelle mine de sujets, aussi bien pittoresques qu'instructifs, et, somme toute, faciles à réaliser. Ainsi, je ne crois pas qu'on ait réalisé jusqu'à ce jour une bande sur le doublage des films étrangers. Or il serait intéressant de nous montrer comment fonctionne un studio de post-synchronisation. Cela permettrait de présenter les comédiens spécialisés dans le doublage, dont tout le monde connaît les voix, mais que l'on n'a jamais vus... »

Sur les documentaires également, d'Yves Drans, au Mans, ces remarques auxquelles on ne peut que souscrire :

« Comment pourrait-on profiter des enseignements, parfois nombreux, que contiennent les documentaires ? On n'en a pas le temps : la bande est toujours trop courte, et le grand film, qui lui succède, la fait oublier. Reconnaissons d'ailleurs que souvent les auteurs de documentaires, par souci de plaire à un public très large, ne font qu'effleurer leurs sujets... Pourquoi donc persister à vouloir les présenter dans les salles ordinaires ? Je trouverais très bien que d'autres salles se spécialisent dans leurs projections. »

Il y a quelques années, l'expérience avait été tentée par un grand cinéma des Champs-Élysées. Elle n'avait pas donné, semble-t-il, de bons résultats. Cela ne veut nullement dire que le système fût mauvais...

« Comment pourrait-on profiter des enseignements, parfois nombreux, que contiennent les documentaires ? On n'en a pas le temps : la bande est toujours trop courte, et le grand film, qui lui succède, la fait oublier. Reconnaissons d'ailleurs que souvent les auteurs de documentaires, par souci de plaire à un public très large, ne font qu'effleurer leurs sujets... Pourquoi donc persister à vouloir les présenter dans les salles ordinaires ? Je trouverais très bien que d'autres salles se spécialisent dans leurs projections. »

Il y a quelques années, l'expérience avait été tentée par un grand cinéma des Champs-Élysées. Elle n'avait pas donné, semble-t-il, de bons résultats. Cela ne veut nullement dire que le système fût mauvais...

### Doublage

Nous tirerons, la semaine prochaine, le bilan de notre petite enquête sur « le cinéma seul, ou à deux », question absolument risible, mais au fond pas si bête. Plutôt que des avis sensés, elle m'a pourtant attiré des réponses... enfin, mettons spirituelles.

En attendant, lançons-nous dans un nouveau referendum, cette fois-ci fort sérieux, sur une question qui ne cesse de préoccuper mes lecteurs, comme elle préoccupe tous ceux qui aiment véritablement le cinéma : la question du doublage.

« Aimez-vous mieux les films étrangers en version originale, avec sous-titres français, ou en version doublée ? Et pourquoi ? »

Je souhaite que les lecteurs me répondent en très grand nombre, particulièrement ceux qui résident en province, et qui n'ont donc pas la possibilité de voir les films en version originale.

On se base sur leurs préférences hypothétiques pour prétendre que le doublage est un mal nécessaire ; ainsi on reconnaît que les films doublés sont une caricature des ouvrages originels, mais on ajoute que le public ne veut pas des bandes parlées en d'autres langues que le français. Est-ce vrai ?

### Petit Courrier

Le roy des fols du Roy, en Avignon. — Howard Hughes n'est que producteur. Scarface a été réalisé par Howard Hawks. Votre classement est bon mais, vous l'avez dit, je, en ce qui concerne les films de guerre, ma démobilisation personnelle est faite...

Madame la Lune, à Paris. — Eh oui, que le cinéma était beau en 1932... Les horizons perdus datent de 1937. Merci pour les cigarettes, mais ne me gênez pas, je ne le mérita guère, quelque homme de fumée...

M. Vidal, à Rosny. — Charles Boyer n'a jamais doublé d'autres films que les siens. Par contre, Georges Rollin a participé au doublage de quelques films.

Jean Fiméron, à Paris. — Moi, l'ami Pierrot, je suis pour La grande illusion, car je ne veux en voir que l'intérêt cinématographique. N'empêche que le point de vue de Georges Altman est plus que légitime.

Roger, de Nantes. — Clubs de femmes : Elsa Argal ; elle n'a pas paru dans d'autres films français. Pas de renseignements sur Serge Plateau. Ecrire aux acteurs ? Et pourquoi pas ? Tous les goûts sont dans la nature...

P. Bertrand, à Paris. — A. Toé est le rédacteur en chef adjoint de la Cinématographie française, 18, rue Marsoulan (20<sup>e</sup>). Merci pour vos félicitations.

D. Leclercq, à Valenciennes. — Je ne connais que Sensations of 1946, avec Eleanor Powell, Aubrey Smith, Cab Calloway et son orchestre, Sophie Tucker et l'orchestre Woody Hermann. Pour les firmes américaines à Paris ou à Hollywood, écrivez leur à nos bons soins, nous transmettrons.

Dominiq. — Rassurez-vous, charmante lectrice : votre amie est aussi mal renseignée que possible, les extérieurs ne sont jamais en carton pâte...

Roberte, à la Garenne-Colombes. — L'adhésion aux Cinés-Clubs est à la portée de toutes les bourses. Ne croyez pas les jeunes péronnelles qui discutent à la radio de la malhonnêteté des critiques cinématographiques... Merci de vos suggestions, vous avez une écriture ravissante.

Trois collés au bac, à Quimper. — Pour Madame et son flirt, adressez-vous aux Films Lutetia, 8, rue Euler, Paris (8<sup>e</sup>). Pour le Roi des Resquilleurs : Gray Films, 27, rue Dumont-d'Urville, Paris (18<sup>e</sup>).

Gurrer Bell, à Paris. — Ecrivez leur à nos bons soins, nous transmettrons. Quant à savoir si vous obtiendrez, en réponse, les photos, c'est une autre paire de manches...

Noelly, à Lens. — Ecrivez leur à nos bons soins, nous transmettrons, peut-être aurez-vous les photos et les renseignements demandés, et que je ne puis vous donner, parce que, voyez-vous, je ne suis pas un bureau d'état-civil...

L'ami Pierrot

### HOROSCOPE SCIENTIFIQUE

Etes-vous né entre 1882 et 1932 ?... Oui ? Alors, saisissez votre chance. Envoyez date et lieu de naissance, env. timb. de 50 fr. : Professeur VALENTINO, Serv. A.D. 39. Boîte post. 297, CAEN (Calvados). Vous serez stupéfié.

POUR L'ALIMENTATION DES ARCS EN COURANT CONTINU ET LA SÉCURITÉ DANS LES SALLES DE SPECTACLES

REDRESSEURS  
Equipés de valves type CSW ou à vapeur de mercure des meilleures marques  
TUNCAR  
LIVRAISON RAPIDE  
LABORATOIRES C.S.W. 28, rue Amédée-Bonnet  
LYON - Téléph. M. 42 92

Avez-vous des soucis ? Voulez-vous connaître votre avenir ?

JOSIE  
d'élite chiromagiste-télégraphiste, de réputation mondiale, Chemin du Lac, à Lourdes (Hautes-Pyrénées) répondra à toutes vos questions. Toindre date de naissance, photo si possible, un questionnaire précis, une enveloppe timbrée et 150 francs. Résultats surpren. Discretion absolue.

UN NEZ PARFAIT est chose facile à obtenir. Le meilleur breveté refait rapidement d'une façon permanente, sans douleur, le soir en dormant, tous les nez disgracieux. Notice contre 2 timbres. Laboratoire de Recherches E. C. Annemasse (Haute-Savoie).

Que vous réserve l'avenir ? L'astrologue HARD vous le dira. Ecrivez-lui en toute confiance pour tout ce qui vous intéresse. Indiquez date, heure, lieu de naissance. Joindre 100 fr. env. timbrée : prof HARD, Serv. E, 7, rue de Cléry, PARIS.

### LES RIDES DISPARAISSENT POUR TOUJOURS

A tout âge, la femme peut retrouver ou conserver un visage jeune et sans rides. Documentation gratuite contre 3 fr. en timbres sur cette merveilleuse découverte, en écrivant à la Société CYPRI, Service E.F., 45, avenue Kléber, Paris-16<sup>e</sup>.

### VOTRE HOROSCOPE

AMOUR, SITUATION, SANTE. Envoyez date, heure, lieu de naissance, enveloppe timbrée et 50 fr. au Professeur ITCHOVA (Serv. C) P.P. 11, r. du Havre, Paris.

MARIAGES Env. discret fermé liste tous détails. 800 partis sér. 20 fr. Divorcés s'abat. TUF, 159, r. G.-Billaudel, Bordeaux

### VOYANTE PAR LES ASTRES

Envoyez votre date de naissance photo et spécimen écriture. Vous indiquez votre horoscope vos jours, vos heures vos numéros de chance pour gagner à la Loterie. Nombreux succès prouvés par attestation.

Remplace dans ses travaux de sciences. M. Auransan, décédé 8, rue de la Condamine (17<sup>e</sup>) consulte à son domicile ou écrire avec timbre pour réponse à Mme MINAUD, 20, rue Vincent Paris (19<sup>e</sup>) - Métro : Belleville

ABONNEMENTS FRANCE ET COLONIES : Six mois : 380 fr. Un an : 750 fr. ETRANGER : Six mois : 475 fr. Un an : 850 fr. Compte C.P. Paris : 5067-78. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois. Les Directeurs-gérants : Jean VIDAL et René BLECH

## L'ÉCRAN français

A PARU CLANDESTINEMENT JUSQU'AU 15 AOÛT 1944

Rédacteurs en chef : Jean VIDAL & Jean-Pierre BARROT  
REDACTION-ADMINISTRATION : 100, rue REAUMUR, Paris (2<sup>e</sup>)  
GUT. 80-60. TUR. 54-40.

L'HEBDOMADAIRE  
INDÉPENDANT  
DU CINÉMA

PUBLICITE : 142, rue Montmartre, PARIS (2<sup>e</sup>), GUT. 73-40 (3 lignes)

n'accepte aucune publicité cinématographique

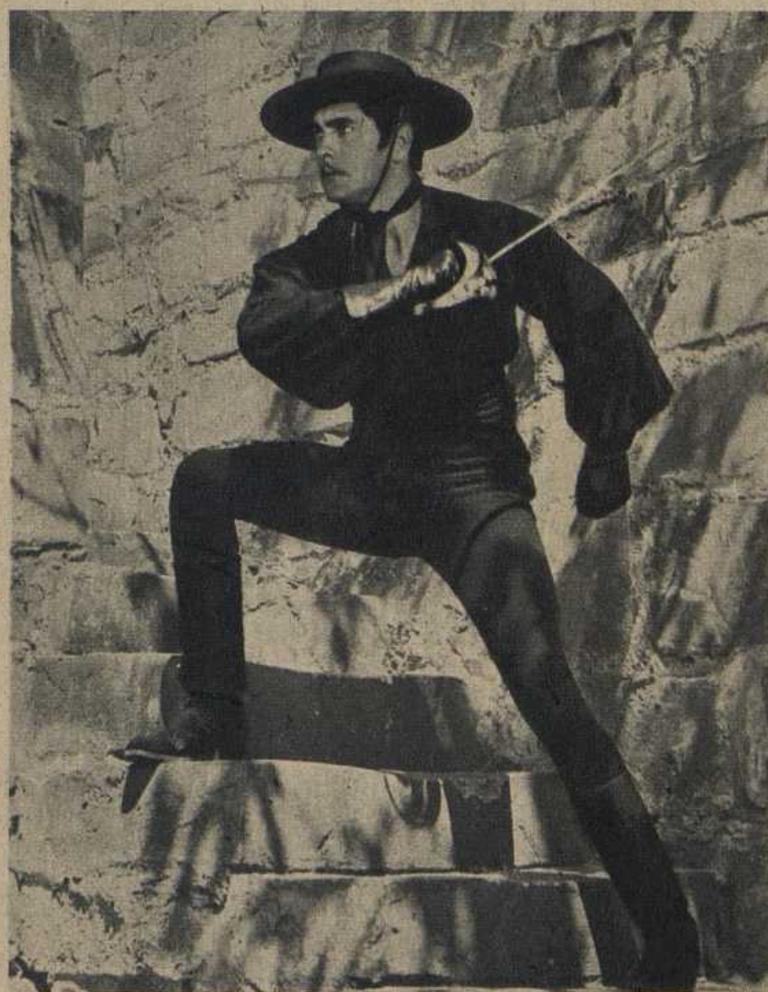


LE PREMIER « SIGNE DE ZORRO » : DOUGLAS VOLE DE TOIT EN TOIT.



Zorro, le cavalier au masque noir et au cœur d'or, le plus beau rôle de Douglas Fairbanks senior, et le personnage le plus exaltant du cinéma de jadis... Zorro, ressuscité à nouveau. On lira, page 6, le compte rendu du « Signe de Zorro », où Tyrone Power, après Robert Livingston et John Carroll, reprend le rôle illustré par Doug le bondissant, la grande vedette du « muet », dont nous évoquerons, dans un prochain article, la si pittoresque figure.

## TYRONE a repris l'épée de ZORRO LE JUSTICIER



Le nouveau « Signe de Zorro » : ainsi que l'ancien, Tyrone Power est un bourreau de cœurs, — Linda Darnell est, cette fois, l'heureuse victime, — il est toujours prêt à lever son épée pour combattre toutes les iniquités.

**L'ECRAN**  
*français*